

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 c. à la copie

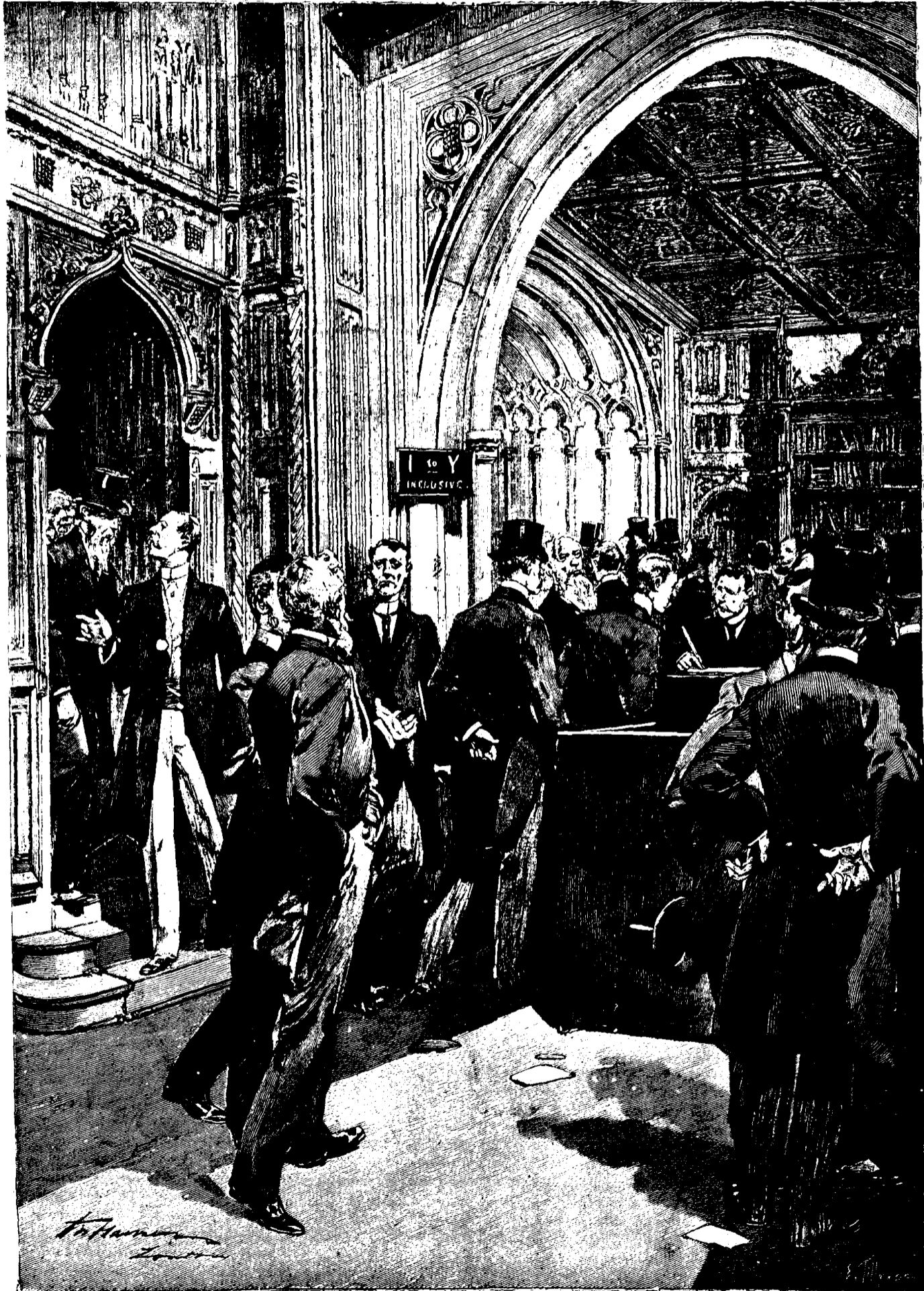
16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 830.—SAMEDI, 31 MARS 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . 10 cents  
Insertions subséquentes - . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. CHAMBERLAIN ET LE PARLEMENT ANGLAIS. — Un vote à la Chambre des Communes

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 31 MARS 1900

## SOMMAIRE

TEXTE.—De gauche à droite, par René Sainte-Foye. —Poésie : L'Anglais-loup et Jean-Baptiste Cigogne, par Lafond-Taine.—L'intolérance, par Emeline Raymond.—Bibliographie, par A.-H. de Trémaudan.—Le capitaine Victor Bégin, par P... —Poésie : La charité, par Sijenna.—La modernité de Bossuet, par Ferdinand Brunetière.—M. P. Bonhomme.—Petit poème en prose, par Jules Renard.—Poésie : Hymne au créateur, par Dr J.-N. Legault.—Le petit ruisseau rouge, par L.-A.-T. Trudeau.—Nos gravures.—La maréchale de MacMahon.—Paysages canadiens, par Uric Barthe.—Mondanités.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Renseignements divers.—Nécrologie.—Robe de bal.—Propos du docteur.—Nouveau feuilleton.—Théâtres.—Jeux et amusements.

GRAVURES.—M. Chamberlain et le Parlement anglais : Un vote à la Chambre des Communes.—Portraits : Mme la duchesse de MacMahon ; M. le capitaine Bégin ; M. A.-P. Bonhomme.—La guerre du Transvaal : Un des derniers combats autour de Ladysmith ; Les canons Armstrong pris par les Boers à Colenso.—Exposition de Paris : Les Palais de l'Esplanade vus du jardin des Invalides.—Salon moderne.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## DE GAUCHE A DROITE

La délivrance de Ladysmith a provoqué chez quelques-uns de nos concitoyens de langue anglaise la furieuse maladie contagieuse de la jaunisse. C'est un mal particulier qui n'a de prise, fort heureusement que chez l'Anglo-Saxon. Celui qui en est atteint ne voit chez les autres races, mais surtout la race française, que déloyauté, voire même crime de lèse-majesté britannique.

C'est encore un cas de maladie qui se pose pour les expériences de médecine. Peut-être un jour va-t-on apprendre qu'un célèbre médecin a trouvé le moyen de la guérir par l'inoculation du sang... du catholique français. Mais, va sans dire que ce remède sera très dispendieux.

Que les Anglais fêtent bruyamment leurs victoires, c'est leur affaire. Est-ce que tous les citoyens sont obligés par cela, pour faire preuve de loyauté à la couronne, de passer par les rues et de commettre des sottises comme les enthousiasmés de ces jours passés ? Vraiment, c'est très assommant de voir la manière d'agir de ces affamés de victoire ; ne dirait-on pas qu'ils n'y sont pas habitués !!!

S'ils connaissent le proverbe : " Ce sont ceux qui crient le plus fort qui sont les plus poltrons," peut-être seraient-ils plus réservés.

La loyauté des Canadiens-français, mais, grand Dieu ! combien leur en faut-il de preuves ?... Qu'ils lisent donc l'Histoire du Canada, aux pages à jamais mémorables de 1812, ils y verront la loyauté du Français à la Couronne d'Angleterre. Ces pages en disent assez. De Salaberry n'a pas attendu que son armée fût forte de dix mille hommes pour engager le combat. Oh ! non ! son pays était en danger, sa ligne de conduite était tracée : avec ses trois cents hommes, il va lutter victorieusement contre huit mille. Est-ce là de la déloyauté ?... Mais, messieurs les loyaux sujets, le sang des héros de Châteauguay coule encore dans nos veines !...

Le malheureux Cronje est un héros, tous les Anglais le reconnaissent. Il lutte avec quatre mille hommes, tout au plus, contre une armée dix ou onze fois plus forte que la sienne. Que doit-on penser ?... Et, cependant on est enthousiasmé, c'est la revanche de Majuba, dit-on. Nous reconnaissons la valeur du généralissime Roberts, mais pas n'est besoin de le crier par les rues, ses prouesses sont connues de tout le monde. Vraiment, on est porté à croire que pour faire preuve de loyauté, il nous faudrait parader dans les rues comme l'Armée du Salut.

La meilleure preuve qu'on puisse donner, ce nous semble, est, quand le danger est venu, de se montrer de véritables défenseurs de sa patrie. Mais en temps de paix, de ne point chercher à semer la discorde.

Si jamais le Canada vient à avoir besoin de bras valeureux, les Canadiens-français, que l'on semble prendre pour de mauvais sujets de Sa Majesté, seront les premiers à prendre les armes pour défendre leur patrie contre l'envahisseur. Encore une fois, ceux qui ont crié le plus fort, dans la malencontreuse parade, ne seront certainement pas les plus empressés à se montrer dans les jours de malheur. Salut !!!

Bravo ! les Etudiants de notre Université se sont montrés très sages dans leur décision de ne point figurer dans la démonstration Strathcona. Nous voyons que le principe : à quatre pattes les Canajens, n'est bon que pour nos grandes nullités qui sont assoiffées de décorations. Le Canadien qui a du cœur ne va pas s'abaisser jusqu'au point de se faire mépriser. Le véritable honneur est de rester Canadien-français catholique, et en être fier ; car, en restant fidèles à notre devoir, nous serons en haute considération parmi tous nos compatriotes, de quelque race qu'ils soient.

Je le répète encore, si jamais notre vieille Reine que nous aimons tous, a besoin de bras valeureux en Canada, elle en trouvera parmi les Canadiens français, tout aussi bien que parmi les loyaux sujets ciliards et tapageurs.

Enfin, un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines. On s'est rendu à l'attente du public en condamnant, avec raison, cette laide feuille que l'on voyait malheureusement exposée dans les vitrines de quelques-uns de nos libraires. Ce n'était que des nullités cachées sous différents pseudonymes ; de tristes spécimens de la vieille Europe, et, ce qu'il y a de plus attristant, de la noble France. Espérons que la leçon qu'on leur donne en punissant les propriétaires, leur fera ouvrir les yeux. Si ces misérables adeptes des communards aiment à vivre dans la boue, c'est leur affaire ; mais au moins, qu'ils ne viennent pas essayer de contaminer notre ville en répandant l'odeur infecte de leur bouge qui donne des hauts le cœur.

RENÉ SAINTE FOYE.

## L'ANGLAIS-LOUP ET JEAN-BAPTISTE CIGOGNE

*L'Anglais mange glotonnement.  
Un Anglais étant de frairie  
Se pressa, dit-on, tellement  
D'avaler un Boer innocent,  
Qu'il en pensa perdre la vie.*

*Le Boer lui demeura bien avant au gosier.  
De bonheur pour l'Anglais, il pouvait bien crier.  
Il appelle : Jean ! Jean ! Jean-Baptiste Cigogne !  
Et fait signe et se tord. Donc Jean-Baptiste accourt,  
Le délivre du Boer, déplaisante besogne,  
Et le voyant remis de sa peur, pour son tour  
Il demande quelque salaire ?  
— Un salaire ! dit l'Anglais-loup,  
Vous riez sans doute, compère,  
C'était bien de l'honneur votre faire,  
De vous laisser casser le cou  
A mon service, mais beaucoup ! !  
Fichez-moi le camp, bête ingratitude !  
Ne revenez que sur un signe de ma patte !*

LAFOND-TAINE.

## L'INTOLÉRANCE

S'il est un sentiment peu rare entre tous, c'est bien celui qui sert de titre aux lignes suivantes.

Comme la plupart des sentiments blâmables, celui-ci puise son origine dans le sentiment, de tous le plus répandu, c'est-à-dire la vanité.

Par cela seul que l'on conçoit une opinion, on la juge bien fondée, et la passion aidant, tout y confirme, même ce qui la condamne. A propos de l'intolérance, on pourrait, en la modifiant, citer l'exclamation de Mme Roland : " O justice, que d'injustices on commet en ton nom ! " Car il ne faut point perdre de vue, que toute intolérance prétend, ou même croit, combattre pour la justice, uniquement pour la justice ; et toute opinion opposée à la sienne lui apparaît revêtue de tous les caractères de la criminalité.

Quand on est en proie à cette disposition, on pense user d'un droit, en émettant une opinion, quelle qu'elle soit, sur un sujet, quel qu'il soit ; et l'on a rai-on, tout en agissant à ses risques et périls, au risque de se tromper et avec le péril de commettre un déni de justice. Mais on ne saurait user de ce droit sans reconnaître à ses semblables un droit égal à celui que l'on revendique et dont on fait usage. Qui donc peut espérer l'unanimité des suffrages, pour les jugements que l'on porte sur les choses, comme sur les gens ? C'est une erreur puérile d'imaginer que nos idées, nos préférences, sont les idées et les préférences de la plupart de nos semblables ; la justice et l'expérience sont d'accord pour nous convaincre du contraire. Il nous faut donc admettre—je ne dis pas partager—la légitimité des idées exprimées, fussent celles-ci opposées aux nôtres, à quelques conditions cependant, faute desquelles on pourrait se rendre complice d'erreurs funestes. Ces conditions sont : qu'une opinion soit désintéressée, et de plus, ne soit pas suggérée par une passion quelconque ; en outre de ce premier point, il en est un autre non moins important : c'est que cette opinion soit raisonnée, au lieu d'être le résultat de l'imitation, qui guidait les moutons de Panurge, et les engageait à sauter les uns derrière les autres, sans savoir pourquoi ; enfin, une opinion devrait être précédée d'une opération de l'esprit, qui se serait résolument, sincèrement, mis en demeure de chercher, je ne dirai pas l'évidence, que l'on rencontre rarement, mais la vraisemblance que l'on peut reconstituer, pour peu que l'on réfléchisse avec bonne foi et sagacité. Avec bonne foi, je le répète, et non avec le secret espoir, la secrète volonté de satisfaire sa propre inclination.

L'intolérance est répréhensible, quand elle ne souffre aucune opposition à des idées qui ne contraignent pas certains principes, nous apparaissant comme les assises de toute conscience humaine ; le Décalogue les contient, et trace notre règle morale, à laquelle notre état de société actuelle a ajouté quelques corollaires ; entre autres l'idée de Patrie, qu'aucune tolérance ne peut nous commander de laisser ébranler.

Mais, que d  
ne sont pas  
mettre à ses  
celle que l'o  
d'une intol  
dénote un  
entiché de l  
d'imposer à  
entière. Ai  
cagée de be  
coup, cette  
qu'ils sont  
de leur vie,  
la vie de l  
assurément  
seulement  
geance ; il  
triotisme d  
dépensera  
fièrent p  
s'affirme, e  
trui ; ils g  
des exigen  
chose aux  
ne leur rie  
peut-on di  
autres et d  
coiffer d'un  
à acquérir  
La tolér  
d'une com  
pour abon  
sées. On p  
bien que  
point diff  
mes, tant  
se trouve  
quelles or  
à l'impar  
enlève t  
teindre  
rant, tou  
la maint  
geant de  
ger, sans  
bonnes.  
voir, on  
accepter  
nous. L  
ménage  
même il  
à la res  
tout le  
servir a  
Des  
même  
qui sor  
ont rec  
dans c  
qu'une  
dégéné  
teint c  
la pu  
point  
si bien  
tent pe  
qui leu  
Don  
écueil  
avec  
posées  
me se  
mènes

Le  
et d'h  
La  
le no  
Le  
par l'

Mais, que dans les cas où les principes de cet ordre ne sont pas mis en question, on ne consente pas à permettre à ses semblables d'avoir une opinion opposée à celle que l'on exprime soi-même, c'est faire preuve d'une intolérance qui—il y faut prendre garde—dénote un esprit inférieur, et pour cette raison, si entiché de lui-même, qu'il pense avoir le droit absolu d'imposer à tous venants sa domination pleine et entière. Ainsi, la question de patriotisme est envisagée de beaucoup de façons différentes ; pour beaucoup, cette question est tellement prépondérante, qu'ils sont prêts à tous les sacrifices, y compris celui de leur vie, de leurs biens, et plus que tout cela, de la vie de leurs enfants. D'autres, le petit nombre assurément, déploient, sur ce sujet particulier, non seulement de l'intolérance, mais encore de l'intransigeance ; ils ont, pour leur compte personnel, un patriotisme d'essence particulière, pour lequel ils ne dépenseraient pas un maravedis, auquel ils ne sacrifieraient pas la moindre de leurs aises, mais qui s'affirme, en mettant en suspicion le patriotisme d'autrui ; ils gourmandent leurs semblables, ils formulent des exigences, qui pourraient peut-être coûter quelque chose aux autres, tout en ayant le grand avantage de ne leur rien coûter du tout. Patriotisme platonique, peut-on dire, offrant ce double profit, de suspecter les autres et de s'encenser, de s'honorer soi-même, de se coiffer d'une auréole de patriotisme, qui n'a rien coûté à acquérir !

La tolérance peut exister, sans prendre le caractère d'une complaisance se manifestant en toute occasion, pour abonder dans le sens des opinions les plus opposées. On peut être tolérant, sans se muer en écho. Je sais bien que les choses ont plusieurs aspects, qu'il n'est point difficile, par conséquent, d'envisager tantôt les uns, tantôt les autres, suivant que ceux-là, et ceux-ci, ma, tantôt les autres, suivant que ceux-là, et ceux-ci, se trouvent d'accord avec l'opinion des personnes auxquelles on parle ; volontiers, ces caméléons attribuent à l'impartialité leur disposition à la versatilité, qui enlève toute autorité à leur langage ; mais sans atteindre ce degré de complaisance, on peut être tolérant, tout en ayant une opinion personnelle, tout en la maintenant, lorsqu'on agite des questions engageant des principes sur lesquels on ne saurait transiger, sans, pour ainsi dire, désertier les causes qui sont bonnes. Tout en remplissant ce qui est de strict devoir, on ne doit pas oublier que la politesse fait tout accepter, même l'opposition aux idées exposées devant nous. Le malheur est, que l'intolérance fait mauvais ménage avec la politesse, et la pratique rarement ; même il lui arrive trop souvent d'appeler la grossièreté à la rescousse ; et, c'est, du reste, une arme puissante, tout le monde n'étant pas assez mal élevé pour s'en servir afin de se défendre.

Dès que la grossièreté se manifeste, et qu'elle a même recours aux personnalités offensantes, ceux qui sont en butte à ces attaques, et qui, d'autre part, ont reçu une bonne éducation, sont d'avance vaincus dans ce combat à armes inégales ; il ne leur reste qu'une ressource : c'est de se dérober à des rapports dégénérant en rixes morales ; lorsque l'intolérance atteint ce paroxysme, il n'est point de raisonnement qui la puisse atténuer, point d'accommodement à tenter, point d'espoir d'amener à la justice des intelligences si bien imbues de leur supériorité, qu'elles n'admettent pas la possibilité de l'erreur, même la plus légère, qui leur serait imputée.

Donc, il faudrait s'appliquer à éviter ces deux écueils, celui-ci, et l'autre, qui consiste à approuver, avec une égale componction, les opinions les plus opposées ; de la fermeté accompagnée de politesse, voilà, me semble-t-il, la ligne à observer avec les énergumènes de l'intolérance.

EMMELINE RAYMOND.

BIBLIOGRAPHIE

*Femmes rêvées*, par Albert Ferland, 1 volume in-16 long, illustré ; prix : 35 centins ; chez les principaux libraires ou chez l'auteur, 1630, rue Notre-Dame, Montréal.

A lire ce joli titre, lecteurs, ne vous semble-t-il pas qu'il s'agit d'un recueil de vers, de sentimentales poésies ?

Puis ces mots suggestifs placés au haut de la couverture elle-même : " Pour lire à la femme aimée, " n'évoquent-ils pas chez vous le souvenir des heures passées près de celle qui, encore aujourd'hui sans doute, possède tout votre amour ?

Enfin, ces deux figures de femmes si parfaites, respirant si délicieusement en chacun de leurs traits la douceur et la bonté qui caractérisent la compagnie de l'homme : quelle heureuse idée le poète a eue d'orne le frontispice de son livre de cette exquise miniature ! Comme le peintre délicat qu'est M. Delfosse a su rendre avec art le sens de ces deux mots : *Femmes rêvées* !

Ouvrons le petit bijou de livre. La préface est de M. Louis Fréchette, c'est dire qu'elle est brillamment écrite, c'est dire aussi qu'une œuvre aussi hautement recommandée ne saurait passer inaperçue.

Qu'en tous lieux où l'on s'aime,  
Feuillets, un vent vous sème !

N'est-ce pas gentil ? Poète, votre désir est réalisé. Un vent a semé les feuillets de votre petit ouvrage, jusqu'au fond des solitudes du Nord-Ouest, car là on s'aime tout autant qu'ailleurs !

Comme le sens de cette redite à l'aimée " vous êtes la plus parfaite des créatures " est rendu d'une façon neuve et savante dans la poésie intitulée " Exaltation ! " et comme il est bien vrai aussi que tout homme n'a qu'un but dans la vie, se faire aimer :

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme,

Et lorsque l'on a une fois possédé son amour, n'est-ce pas qu'on ne saurait plus s'en passer ?

Dis-nous, ô jeune femme,  
Dis-nous ton bien-aimé,  
L'aimé pour qui d'un pur cinname  
Ton lit doit être parfumé.

Celui que mon cœur aime est un bouquet de myrrhe,  
Son baiser dont l'ardeur est celle du midi  
Est non moins odorant que le nard de Palmyre  
Et meilleur que le sang des vignes d'Engaddi.

Ne vous semble-t-il pas avoir sous les yeux le plus charmant tableau qu'on puisse rêver, celui où deux jeunes amants se dévoilent leur amour innocent en un long baiser d'extase ?

M. Ferland a compris qu'il ne saurait emprunter d'images plus gracieuses qu'à la Bible, livre où se trouve le plus pur de la poésie orientale si riche en métaphores.

Lisez la *Beauté des Epoux*, où l'homme et la femme chantent mutuellement leurs perfections, et vous serez convaincus qu'on ne saurait s'exprimer en un style plus poétique.

Tes yeux dont le regard a blessé ma prunelle  
Sont purs comme les flots des vasques d'Hésébon.  
Tes yeux à qui mon corps chastement se révèle  
Sont clairs comme les eaux des puits de Salomon.

Que de fois vous a-t-il été donné, en voyant s'évanouir quelque ombre furtive, de vous répéter, sinon en un style aussi parfait, du moins d'une façon analogue :

Cette femme qui passe au lever de la lune,  
Voilée et dont le voile est le jouet du vent,  
Cette femme qui passe et se deult sur la dune  
Me disais-je, rêvant.

Est-elle une beauté brune, blonde ou châtaine,  
Cachant, le cœur ému, sous un voile jaloux,  
Des épaules de neige ou des tresses d'ébène  
Ou des yeux andalous ?

Quelle foule de pensées et de désirs obsesseurs en votre cœur après le premier baiser, alors que cette

inconnue, qui ne vous apparaissait un jour que dans les brumes du rêve, vous

...offrit, vibrante d'émoi,  
le baiser de sa lèvre rose  
En s'inclinant...

Les cheveux flottants, la bouche mi-close...

La *Chasseresse* est aussi belle en dessin qu'en poésie : la même idée créatrice se révèle dans les deux tableaux.

Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,  
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

Poétique allusion à ces larmes que la femme sait verser si facilement quand son cœur est tant soit peu touché. Quel est celui, parmi nous, hommes, qui n'a souvent désiré pouvoir recourir à ce moyen de soulagement : " Si je pouvais seulement pleurer ! "

Tous, nous aimons les bois ! Mais il me semble que nous les aimons davantage après que nos yeux ont pu se fixer sur le joli croquis de M. Delfosse.

Vous souvient-il qu'un jour auprès des flots tranquilles,  
Sous le dais de ces bois moussus et parfumés,  
Ainsi que les pastours des anciennes idylles,  
Nous nous sommes aimés ?

Oh ! oui, tout ce que nous venons de lire en ce petit volume est bien beau, et propre à faire vibrer nos cœurs d'amour ! Chaque nature aimante et jeune comme l'auteur remerciera celui-ci pour le bien que ses chants lui auront produit.

Fasse le ciel, nous permettrons-nous de dire en terminant, qu'on ne trouve pas notre petit article " mutuellement adorateur " s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Dans notre pensée, il n'a qu'une préention : être sincère.

*A. de Lévis*

LE CAPITAINE VICTOR BÉGIN

Voilà un brave !

On n'a guère reconnu ses services, là-bas, dans la police montée du Nord-Ouest, où depuis quinze ans, seul officier canadien-français, il soutient la réputation de bravoure et de capacité de nos militaires.



Cliché A.-R. Roy. Québec.

Le capitaine Bégin vient de s'embarquer pour le Transcaal. Espérons qu'il aura occasion de s'y distinguer.

Le capitaine Bégin est un lévisien. Il a été capitaine longtemps au 17ième bataillon d'infanterie de Lévis.—P.

Le mariage est un ouragan, quelque chose d'inouï et d'horriblement violent.—GUSTAVE DROZ.

La force de l'armée est dans le courage et non dans le nombre de ceux qui entourent le drapeau.—HOCHÉ.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la Patrie.—J.-J. ROUSSEAU.



## LA CHARITÉ

Lorsque Dieu créa l'homme à son image même,  
Lorsqu'il eut mis son front en face du soleil,  
Qu'il eut mis sur sa tête un royal diadème  
Et dans son cœur nouveau le sang riche et vermeil,

Il voulut contempler l'œuvre par excellence ;  
L'homme était incomplet, Dieu l'avait mieux rêvé :  
L'âme était sans ardeur, sans force et sans puissance,  
Et l'ouvrage superbe était inachevé !...

Il avait pourtant mis dans cette âme immortelle,  
Dans ce souffle fécond de sa bouche éternelle,  
La justice, la paix, la foi, la vérité.

Mais Dieu, se recueillant, vit au loin le Calvaire...  
Il songea que bientôt l'homme serait son frère  
Et dans son propre cœur : Dieu prit la Charité !

LIENNA.

## LA MODERNITÉ DE BOSSUET

Suite et fin

Ce qui d'ailleurs ne fait pas moins d'honneur à son caractère qu'à son génie, c'est que les attaques violentes, déloyales, injurieuses même, dont son *Histoire des variations* fut l'objet, ne l'ont pas détourné de travailler à la réunion. Il y travaillait activement en 1691, dans le temps même qu'il achevait ses *Avertissements aux protestants*, et on ne saurait rien lire de plus conciliant que sa correspondance avec Molanus, abbé de Lokum, si ce n'est la correspondance où il n'oppose que la charité de son zèle avec la force de son éloquence aux vivacités et aux subtilités de l'illustre Leibniz. C'est le philosophe, non l'évêque, en cette occasion, qui manqua quelquefois de patience et même de politesse. Bossuet ne se découragea pas. Dans le même temps que Leibniz le harcelait de ses chicanes ou de ses "cavillations," comme on disait alors, il écrivait son *Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise*, pour y montrer, disait-il, "par l'expresse parole de Dieu, que le même principe qui nous fait chrétiens doit aussi nous faire catholiques." C'était, Messieurs, en 1700, et, vous le voyez, c'était toujours la même argumentation, mais une fois encore présentée sous une forme nouvelle et singulièrement saisissante. En connaissez-vous de plus "actuelle," et, à l'heure qu'il est, la question ne se pose-t-elle pas dans les mêmes termes : "Le même principe qui nous fait chrétiens doit-il ou non nous faire catholiques ?" Je le disais donc bien : pendant un demi-siècle, de 1653 à 1704, la réunion des Eglises a été le principal objet de l'attention de Bossuet. Pour procurer cette réunion, il s'est efforcé d'ôter d'abord de la controverse tout principe d'aigreur, et de la ramener à ses termes essentiels. Que ce fût avec les protestants de Metz, ou avec ceux de Paris, ou avec ceux de Hanovre, il ne s'est refusé à aucune des propositions d'entente ou de conciliation qu'on lui soumettait. Dialecticien consommé, il a fait preuve pendant cinquante ans de non moins de souplesse ou d'ingéniosité que d'éloquence, et d'autant de charité que de fermeté. Permettez-moi, Messieurs, d'appuyer sur ce dernier point et d'achever ainsi de préciser l'attitude qui a été la sienne pendant ce demi-siècle. "Pendant que nous représenterons à nos frères, écrivait-il dans son *Instruction sur les promesses de l'Eglise*, ces vérités adorables, joignez-vous à nous, peuple fidèle. Concevez avant toutes choses un désir sincère de leur salut, témoignez-le sans affectation et de plénitude de cœur ; tournez-vous en toute sortes de formes pour les gagner. "Reprenez les uns," comme dit saint Jude, en leur remontrant, mais avec douceur, que ceux qui ne sont pas dans l'Eglise sont déjà jugés. Quand vous leur voyez de l'aigreur, sauvez-les en les arrachant du milieu du lac ; ayez pour les autres une tendre compassion, avec une crainte de les perdre ou de manquer à quelque chose pour les attirer. Parlez-leur, dit saint Augustin, *amanter, dolenter, fraterne, placide*, avec amour, avec douceur, sans dispute, paisiblement, comme on fait à son ami, à son voisin, à son frère." Je le demande aux adversaires les plus acharnés de

Bossuet : y a-t-il un mot dans ces lignes qui n'honore autant la charité du chrétien que la fermeté du docteur de l'Eglise ; et pourquoi faut-il, après cela, que dans cette grande entreprise, conçue avec tant de générosité, conduite avec tant de prudence en même temps que de génie, et dont il attendait lui-même tant d'effets, il ait échoué ?

Mais a-t-il échoué ? C'est ce que l'on pourrait se demander ; et, s'il a échoué, d'autres échoueront-ils toujours ? Messieurs, je ne le crois pas. Seul ou presque seul en son temps, Bossuet a senti la nécessité de s'unir. Qui niera que cette nécessité soit aujourd'hui presque universellement sentie ? Nous le voyons en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. Il y a de cela quelques années, non seulement on ne contestait plus à Bossuet la réalité des variations des Eglises protestantes, le protestantisme s'en faisait gloire ! "Vous nous accusez d'avoir varié, disait-on. Soit ; mais varier, c'est progresser, et c'est grâce à ces variations que nos communions s'adaptent à la fois aux besoins des individus et aux nécessités des temps." Il y en avait même qui voyaient ou qui croyaient voir dans la multiplication des sectes un signe de ce qu'ils appelaient la fécondité du sentiment religieux ; et c'était le temps où, dans un autre ordre d'idées, l'impossibilité de se fixer passait, vous vous le rappelez, pour la suprême élégance intellectuelle. On évoluait, donc on existait ; on se contredisait, donc on pensait ; et on se divisait, donc on progressait. Que dis-je ! Le progrès consistait dans la division ou dans la différenciation même ; et si par hasard deux "intellectuels" s'apercevaient qu'ils pensaient de la même manière, ils s'affirmaient à eux-mêmes leur intellectualisme en essayant de penser autrement. Mais ces temps sont maintenant passés, et il faut souhaiter, Messieurs, il faut espérer et j'espère qu'ils ne reviendront plus. On a recommencé et heureusement, de sentir le prix de l'unité. On a compris que ce qui fait en tout genre la valeur de l'individu, c'est le coefficient social. La "morale indépendante" n'est qu'un mot, et l'action est toujours gouvernée par l'idée. Comprendra-t-on aussi, sentira-t-on le prix de l'autorité ? Si nous avons besoin d'une main qui gouverne, combien plus avons-nous besoin d'une tête qui décide : *Eis koïranos estô*. Mais, le jour où nous l'aurons compris, à qui nous adresserons-nous ? Quelle Eglise trouverons-nous dont l'immutabilité nous garantisse les conditions hors desquelles il n'y a pas de société spirituelle possible, ni peut-être de société matérielle ? Messieurs, il n'y en a qu'une ; et ce jour-là, qui verra le retour des Eglises au centre de l'unité catholique, ce jour, s'il doit luire sur l'humanité, sera le jour aussi du triomphe de Bossuet.

\* \*

Ce n'est pas tout encore, Messieurs, et, après vous avoir montré ce qu'il y avait, ce que je crois voir d'actuel, et même de futur, dans l'œuvre littéraire ou dans l'œuvre polémique de Bossuet, je voudrais vous faire voir, avant de terminer, ce que je trouve aussi, dans son œuvre philosophique, de moderne ou de contemporain. "Je ne veux point, a-t-il dit quelque part, élever un Père au-dessus des autres par une comparaison odieuse, ni prononcer des arrêts de préférence. Mais c'est un fait qu'on ne peut nier, que saint Athanase, par exemple, qui ne le cède en rien à aucun des Pères en génie et en profondeur, et qui est pour ainsi dire l'original de l'Eglise, dans les disputes contre Arius ne s'étend guère au delà de cette matière. Il en est à peu près de même des autres Pères, dont la théologie paraît renfermée dans les matières que l'occasion et les besoins de l'Eglise leur ont présentées." Ne pourrait-on pas dire pareillement de lui que, de toutes les matières que les besoins de l'Eglise et l'occasion lui ont présentées, il n'y en a peut-être pas une que Bossuet ait traitée avec plus d'ampleur, avec plus de complaisance et avec plus d'autorité, que la matière de la Providence ? Il n'y en avait pas alors qu'il fût plus nécessaire de défendre, d'éclaircir, de développer. C'est ce que Bossuet a bien compris. L'un des premiers en son temps, il a vu, d'une vue singulièrement pénétrante, où tendait le spinosisme

naissant. Autant ou plus que Luther et Calvin, c'est Spinoza qu'il a voulu réfuter dans la seconde partie de son *Discours sur l'histoire universelle* ; et ce seul fait, Messieurs, que pour beaucoup de nos contemporains, Bossuet, avant et surtout, est l'auteur de son *Discours sur l'histoire universelle*, suffirait à nous permettre de reconnaître en lui le théologien de la Providence.

Nous le retrouvons également dans la suite entière de ses *Sermons* : "Semper humana gens male de Deo meruit. De toutes les perfections infinies de Dieu, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline." Nous le retrouvons encore dans ses *Oraisons funèbres*, celles d'*Henriette de France*, de *Madame*, d'*Anne de Gonzague*. S'il fait moins de place à la Providence dans l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, c'est que, de toutes les doctrines que Calvin avait retenues de l'enseignement de l'Eglise, à peine en nommerait-on une qu'il ait crue plus fermement que la doctrine de la Providence. Et n'y a-t-il pas mieux encore, Messieurs, si Fénelon ayant quelques part prononcé, dans son *Sermon pour la fête de l'Epiphanie*, cette parole devenue presque proverbiale : "L'homme s'agite, mais Dieu le mène," c'est à Bossuet qu'on l'attribue ? Et, en effet, il n'y en a pas qui résume mieux sa pensée, d'une manière plus exacte, ou plus brève, ou plus saisissante.

Eh bien, maintenant, Messieurs, depuis Bossuet, depuis cent cinquante ou deux cents ans bientôt, quelle doctrine a été, est toujours plus attaquée ? Avec encore plus de perspicacité que les libertins du siècle précédent, et grâce à Bossuet peut-être, les "philosophes du dix-huitième siècle" ont compris, Voltaire en tête, que la doctrine de la Providence était en quelque sorte "l'ouvrage avancé de la religion," celui qu'il fallait démanteler avant d'attaquer le corps de la place, et ils y ont donc porté tout leur effort. Plutôt que de la reconnaître, cette Providence, ils ont mieux aimé livrer au hasard l'histoire de l'humanité, les révolutions des empires et la destinée des simples particuliers ! Vous me dispenserez de rappeler ici leurs sarcasmes. De plus savants sont venus ensuite, ou de plus prétentieux, qui ont essayé de limiter la Providence de Dieu par le moyen de l'immutabilité des lois de la nature ; et il s'est trouvé que, dans son *Traité du libre arbitre*, si l'on y change quelques mots seulement, Bossuet leur avait déjà répondu. L'immutabilité des lois de la nature ne saurait faire échec à l'auteur des lois de la nature ; et d'ailleurs, pour en faire la remarque en passant, comment ces logiciens, qui ne sauraient concilier la Providence de Dieu avec l'immutabilité des lois de la nature, concilient-ils donc l'immutabilité des lois de la nature avec leur hypothèse du progrès continu ? Vous rappellerai je après cela que, jusque de nos jours, la doctrine de la Providence n'est pas quotidiennement en butte à de moins furieux assauts ? Toute la question du *surnaturel* n'en dépend-elle pas ? toute la question du sens de l'histoire ? toute la question de la conduite et de l'objet de la vie ? Naturalistes ou panthéistes, fatalistes ou déterministes, que nient-ils tous, avec des arguments tantôt semblables et tantôt contraires, si ce n'est la Providence ? et, même en me plaçant, pour un moment, à leur point de vue, qu'y a-t-il donc de plus "actuel" et de plus "contemporain" qu'une œuvre comme celle de Bossuet, remplie, pour ainsi dire, de la doctrine de la Providence ?

Or, Messieurs, vous le savez, les solutions de ces grands problèmes ne sont pas aussi nombreuses qu'il plaît à notre vanité de le croire ; il n'y en a pas

plus de de  
choisir. C'  
les livres p  
ou invento  
vidence en  
garantie au  
dis que cet

Tout e

Ne fût-  
serait enco  
morale fon  
sur la dang  
elle n'étai  
encore la  
l'histoire e  
des homm  
morale, c'  
à-dire l'es  
foi, doiver  
doctrines,  
que la vér

la questio  
savoir tro  
refuser m  
"penseur  
On le lu  
n'avoir eu  
cahiers d  
pas prévi  
comme si  
espèce de  
comme a  
pensée se  
vous juge  
L'œuvre  
terminan  
seul poin  
dire, c'es  
de toute  
sente. I

que nous  
visme, vo  
dance d  
comme  
vous non  
voilà le  
défiance  
toute sa  
inutile ?  
aujourd'

E  
M  
M

Que l  
pas une  
connu le  
mal ent  
plutôt j  
si dit, v  
dans le  
je ajout  
confian  
répéter  
m'a pe  
peut-êt  
tant de  
reconn  
"hom  
de pré  
voix de  
interdi  
plus su  
que de  
c'est p  
le pap  
avec r  
glorifi  
timent  
ce qu  
Franç

pas une  
connu le  
mal ent  
plutôt j  
si dit, v  
dans le  
je ajout  
confian  
répéter  
m'a pe  
peut-êt  
tant de  
reconn  
"hom  
de pré  
voix de  
interdi  
plus su  
que de  
c'est p  
le pap  
avec r  
glorifi  
timent  
ce qu  
Franç

pas une  
connu le  
mal ent  
plutôt j  
si dit, v  
dans le  
je ajout  
confian  
répéter  
m'a pe  
peut-êt  
tant de  
reconn  
"hom  
de pré  
voix de  
interdi  
plus su  
que de  
c'est p  
le pap  
avec r  
glorifi  
timent  
ce qu  
Franç

pas une  
connu le  
mal ent  
plutôt j  
si dit, v  
dans le  
je ajout  
confian  
répéter  
m'a pe  
peut-êt  
tant de  
reconn  
"hom  
de pré  
voix de  
interdi  
plus su  
que de  
c'est p  
le pap  
avec r  
glorifi  
timent  
ce qu  
Franç

pas une  
connu le  
mal ent  
plutôt j  
si dit, v  
dans le  
je ajout  
confian  
répéter  
m'a pe  
peut-êt  
tant de  
reconn  
"hom  
de pré  
voix de  
interdi  
plus su  
que de  
c'est p  
le pap  
avec r  
glorifi  
timent  
ce qu  
Franç

M. P. BONHOMME

ORGANISATEUR GÉNÉRAL DE L'ALLIANCE NATIONALE

Un groupe de mutualistes s'est réuni dernièrement pour fêter le trente-sixième anniversaire de naissance de M. P. Bonhomme, organisateur général de l'Alliance Nationale, et lui offrir un cadeau-souvenir. Au cours de l'adresse qui accompagnait le cadeau, on a rappelé en termes enthousiastes que M. Bonhomme, depuis son entrée dans l'Alliance Nationale, avait fondé plus de cent vingt cercles et bureaux de perception, et que ce résultat le plaçait au premier rang parmi ses confrères organisateurs de n'importe qu'elle



Photo. J.-R. Poirier, 3065 rue Notre-Dame

société en cette province. Des discours ont été prononcés par plusieurs personnes, en cette circonstance, entre autres par MM. le Dr J. Cypihot et E.-H. Godin, tous deux membres du bureau exécutif de l'Alliance, et ces messieurs ont déclaré que le héros de la fête était un des piliers de leur société. Ils lui souhaitèrent de consacrer encore, pendant de nombreuses années, son dévouement et ses facultés au succès de notre grande association de bienfaisance canadienne.

Nous avons cru devoir profiter de cette occasion pour publier le portrait de ce mutualiste distingué et donner quelques notes biographiques.

M. Bonhomme est un *self-made man*. C'est à l'école de l'expérience qu'il a puisé les leçons dont il a su profiter avec tant de bonheur. Né à l'Île Perrot, en 1863,

il partit à l'âge de quatorze ans de la maison paternelle pour l'Ouest américain, et se mit rapidement au courant des méthodes d'affaires de nos voisins. Il revint au foyer vers l'âge de vingt et un ans, se maria, et prit la direction d'une agence de machines agricoles pour la province de Québec. Il conserva cette position pendant huit ans, puis il devint courtier d'assurances sur la vie. Deux ans plus tard, en 1894, il fonda son premier cercle pour l'Alliance Nationale, et depuis il s'est rendu au chiffre considérable que l'on sait.

Doué d'une grande énergie et d'une constance parfaite, patriote et philanthrope à un très haut degré, il a cru faire œuvre nationale et humanitaire en répandant les connaissances et les avantages de la saine mutualité parmi ses compatriotes. Ces derniers lui ont montré qu'ils appréciaient ses efforts en répondant généreusement à son appel, et il peut se flatter, aujourd'hui, d'avoir contribué pour une très large part à la prospérité des familles canadiennes en les mettant à l'abri des coups du sort et en éloignant la misère, toujours prête à frapper à la porte des maisons où la mort vient enlever le chef de famille.

PETIT POÈME EN PROSE

LE CERF

J'entrai au bois par un bout de l'allée, comme il arrivait par l'autre bout.

Je crus d'abord qu'une personne étrangère s'avancait avec un pot de fleurs.

Puis je distinguai le petit arbre nain, aux branches écartées et sans feuilles.

Enfin le cerf apparut net et nous nous arrêtâmes tous deux.

Je lui dis :

— Approche. Ne crains rien. Si j'ai un fusil, c'est par contenance, pour imiter les hommes qui se prennent au sérieux. Je ne m'en sers jamais et je laisse ses cartouches dans leur tiroir.

Le cerf écoutait et flairait mes paroles. Dès que je me tus, il n'hésita point, ses jambes remuèrent comme des tiges qu'un souffle d'air croise et décroise. Il s'enfuit.

— Quel dommage ! lui criai-je. Je rêvais déjà que nous faisons route ensemble. Moi, je t'offrais de ma main, les herbes que tu aimes, et toi, d'un pas de promenade, tu portais mon fusil couché sur ta ramure.

JULES RENARD

Il faut aimer sa patrie sans rivale et être prêt à lui sacrifier ses plus intimes préférences. — GAMBETTA.

Le mécanisme de la guerre consiste en deux choses : se battre et dormir ; user et réparer ses forces. — CONDÉ.

plus de deux ou trois, entre lesquelles il nous faut choisir. C'est aussi bien ce que reconnaissent même les libres penseurs, et j'en sais qui les ont cataloguées ou inventoriées, ces solutions. La doctrine de la Providence en est une. Quand la vérité n'en serait pas garantie au chrétien par l'autorité de la révélation, je dis que cette solution serait encore la plus constante :

Tout commence ici-bas, mais tout finit ailleurs !

Ne fût-elle pas la plus consolante, je dis qu'elle serait encore la plus morale ; et, au contraire, quelle morale fonderait-on sur la "concurrence vitale" ou sur la dangereuse illusion du "progrès continu" ? Si elle n'était pas la plus morale, je dis qu'elle serait encore la seule capable d'éclairer les obscurités de l'histoire et de communiquer un sens aux agitations des hommes. Mais, Messieurs, si l'histoire, si la morale, c'est à-dire la charité ; si la consolation, c'est à-dire l'espérance, et si la révélation, c'est à-dire la foi, doivent sombrer ensemble dans le naufrage d'une doctrine, que faut-il davantage, et que sera-ce donc que la vérité ? Quand Bossuet n'aurait fait que poser la question en ces termes, nous ne saurions lui en savoir trop de gré, et c'en serait assez pour ne lui refuser ni le nom de "philosophe," ni celui de "penseur."

On le lui a refusé cependant. On lui a reproché de n'avoir eu d'autre philosophie que celle de ses "vieux cahiers de Navarre" ! On lui a reproché de n'avoir pas prévu Voltaire et le siècle de l'Encyclopédie ! comme si la philosophie n'était qu'un badinage, une espèce de sport, l'art de jongler avec les idées, ou comme si la profondeur, l'étendue, la force de la pensée se mesuraient à son inconsistance ! Nous pouvons juger de la valeur et de la sincérité du reproche. L'œuvre de Bossuet est là pour y répondre. Car, en terminant, Messieurs, si nous ramassions sous un seul point de vue tout ce que j'ai tâché de vous en dire, c'est alors et de là qu'il nous apparaîtrait mêlé de toute sa pensée aux controverses de l'heure présente. L'idolâtrie du "sens propre," c'est-à-dire ce que nous nommons aujourd'hui du nom de *subjectivisme*, voilà ce qu'il a toute sa vie combattu ! La tendance de l'homme à ne se servir de la société que comme d'un moyen d'en sortir, c'est à dire ce que nous nommons aujourd'hui du nom d'*individualisme*, voilà le grand danger qu'il a essayé d'écartier ! La défiance de nous-mêmes, voilà enfin ce qu'il nous a toute sa vie enseigné ! Qui dira que la leçon nous soit inutile ? et de quels maux nos sociétés sont-elles aujourd'hui plus profondément travaillées ?

Eminences, Messieurs, Mesdames et Messieurs,

Que la gravité de ces maux ne nous soit pourtant pas une raison de désespérer. Bossuet n'a jamais connu le découragement ; et certes, nous l'aurions bien mal entendu, je vous l'aurais bien mal représenté, ou plutôt je l'aurais trahi si, dans tout ce que je vous en ai dit, vous n'aviez senti sa confiance dans la bonté, dans le succès, dans le triomphe de sa cause. Oserai-je ajouter que, si l'on respire quelque part la même confiance, c'est ici, dans Rome, où, — j'ai plaisir à le répéter. — l'insigne bienveillance du Souverain Pontife m'a permis de rendre cet hommage moins encore peut-être à l'incomparable orateur qu'au lutteur de tant de combats ? Et pour en témoigner ma profonde reconnaissance, je voudrais être autre chose ici qu'un "homme de bonne volonté" sans mission ni mandat de presque personne ; je voudrais être ce soir la voix de tout un pays. Mais si cette ambition m'est interdite, je craindrais que ce n'en fût une autre, — plus subtile peut-être sous son apparente modestie, — que de vouloir être seul à remercier le Saint-Père, et c'est pourquoi je terminerai ce discours en suppliant le pape Léon XIII de daigner agréer, avec mon humble hommage, l'hommage de tous ceux qui verront avec moi, dans l'accueil qu'il a fait à l'idée de cette glorification de Bossuet, une preuve nouvelle des sentiments particuliers du chef de la catholicité pour tout ce qui touche les intérêts, le rôle et l'avenir de la France.

FERDINAND BRUNETIÈRE, de l'Académie française

LA PROPORTION D'HOMMES QUE L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE ET LES PROFESSIONS LIBÉRALES FOURNISSENT À L'ARMÉE

« Nous voyons tout un peuple, sans distinction de castes, uni pour le salut du territoire (GAMBETTA) »

Commerce pour 12,85 p. 100, comprenant non seulement quiconque achète pour revendre, mais aussi les employés de commerce ; les Professions libérales, 10,91 p. 100.

Demandons-nous, en passant, si ce dernier chiffre, presque égal à celui du commerce, était largement diminué au bénéfice des autres, le pays n'en serait pas plus fructueusement servi.

On voit que le paysan et l'ouvrier représentent la grosse part des forces nationales. Plus ils sont nombreux, plus le pays est fort. Ils sont les artisans de la fortune d'un peuple.

Voici, d'après des statistiques précises, le nombre d'hommes fournis par l'industrie et le commerce, par les multiples branches des quatre grandes divisions : professions agricoles, industrielles, commerciales, et libérales : ouvriers des travaux agricoles, 122 918 ; ouvriers en pierre, 11 880 ; ouvriers en bois, 17 216 ; ouvriers en métaux, 22 151.

les quatre grandes sources de force et de vie d'un pays. Dans quelles proportions donc ont-elles des soldats à notre armée ?

En premier lieu, l'Agriculture fournit à la France presque la moitié de ses soldats, 44 74 p. 100.

L'industrie relativement nouvelle et qui va grandissant entre pour 31,0 p. 100 dans la composition de nos forces. Le

Commerce pour 12,85 p. 100.

Professions Libérales 10,91 p. 100.

INDUSTRIE 31,0 p. 100.

AGRICULTURE 44,74 p. 100.

Carte du Rendement Annuel Militaire de la France par Départements.

« Cette carte complète cette page au-dessous de 7 à 3000 et 1 à 10000 au-dessus de 3000. »

LES RENDEMENTS ANNUELS MILITAIRES COMPARÉS PAR DÉPARTEMENTS.

« Cette carte est venue, plus le rendement militaire est faible. On remarquera certaines particularités dignes d'attention. Ainsi, l'Arde et la Haute-Marne ne donnent pas plus de soldats à la France que les Landes et les Hautes-Pyrénées ! Leur sol, leur situation sont pourtant meilleurs et de beaucoup. Les vaillantes populations de ces deux départements ont montré souvent leur patriotisme. Se peut-il qu'elles oublient que le plus précieux service à rendre au pays est de lui donner des défenseurs ! »

## HYMNE AU CREATEUR

AIR : *Credo du paysan*

Du noir chaos, le Dieu de la nature  
A fait briller l'éclat de sa splendeur,  
Et l'univers vit enfin sa parure  
Sortir des mains de sa noble grandeur.  
Les anges, nés sur l'auguste colline,  
Remplis d'ardeur pour un Dieu si puissant,  
Chantaient là-haut sur la harpe divine  
Les doux refrains de leur amour naissant :

REFRAIN

O Créateur, Tu nous donnas l'aurore  
Des feux brillants de ton sublime Esprit ;  
Au saint des saints notre troupe l'adore ;  
Reçois les chants que l'amour nous prescrit.

Tes cieux bientôt dévoilent les merveilles  
Qui sommeillaient dans la nuit du chaos :  
L'astre du jour, les étoiles vermeilles  
Brisent enfin leur antique repos.  
Au firmament, leur marche radieuse  
Préside aux temps, aux siècles puis au jour ;  
Charmant l'éther, leur voix harmonieuse  
Lance ces chants vers le divin séjour :

REFRAIN

O Créateur, Tu nous donnas l'aurore  
Des feux brillants de ton sublime Esprit ;  
Dans l'infini, notre troupe l'adore ;  
Reçois les chants que l'amour nous prescrit.

De Jehovah célébrons la puissance,  
Lui qui forma notre humble humanité,  
Qui fit notre âme à sa divine essence  
Et nous soutient des dons de sa bonté,  
Souvenons-nous, ô fragile poussière,  
Que sur nos fronts Il imprima son sceau ;  
Chantons aussi sa céleste bannière,  
De notre enfance abritant le berceau :

REFRAIN

O Créateur, Tu nous donnas l'aurore  
Des feux brillants de ton sublime Esprit ;  
Dans notre exil, notre troupe l'adore ;  
Reçois les chants que l'amour nous prescrit.

*J. R. Legault*

## LE PETIT RUISSEAU ROUGE

C'est un nom bien vieux et qui vient de bien loin.  
Quand vous passerez par les riantes campagnes de  
Saint-Michel de Napierville, demandez aux cultiva-  
teurs de la " Petite Côte " ce que c'est que le " Petit  
Ruisseau Rouge. "

Et l'on vous dira que c'est un ruisseau comme tout  
autre qui prend sa source dans les terres de Saint-  
Michel et qui coule tout bonnement, sans faire de  
bruit, juste assez longtemps pour atteindre le fleuve  
Saint-Laurent.

Vous n'en saurez pas long, et ce ne sera pas inté-  
ressant. Et si vous voulez connaître d'où vient ce  
nom de " Petit Ruisseau Rouge, " on hochera la tête  
sans répondre parce que vous demanderez là une  
chose à laquelle personne n'a jamais songé.

Cependant, il vous reste encore une ressource :

Lorsque juin aura donné ses premières grandes cha-  
leurs et que les champs seront en leur bel état de vé-  
gétation, rendez-vous sur les rives du petit Ruisseau  
Rouge, à environ un mille plus bas que sa source, près  
d'un bouquet de noyers séculaires ; avisez le plus  
vieux de ces vieillards, celui dont le tronc incliné  
presque horizontalement semble vouloir barrer la  
route au ruisseau.

Assis sur ce tronc penché, vous y serez fort à l'aise :  
vous aurez un ombrage des plus frais, le ruisseau  
chantera tout bas en coulant sous vos pieds, les oi-  
seaux chanteront sur vos têtes, les brins d'herbe  
chanteront à vos côtés.

Alors, si vous êtes bien sage, si vous regardez bien  
couler le petit ruisseau, si vous écoutez bien la mu-  
sique des oiseaux et des brins d'herbe et si vous êtes  
un peu triste et rêveur, voici l'histoire que vous ra-  
contera peut-être une voix mystérieuse et tendre :

La douce Yimurka, la vierge brune de la forêt, s'est  
assise bien lasse sur le tapis moelleux, au pied d'un  
grand sapin. La brise du soir qu'on entend venir au  
loin à travers le feuillage, les derniers rayons de  
soleil qui s'éteignent lentement, l'onde du ruisseau  
qui murmure tout bas, tout cela est bien triste pour  
la vierge bien lasse.

C'est qu'elle a marché tout le jour sans repos, sans  
arrêt, c'est que la route était dure à travers le taillis,  
c'est que les feuilles des buissons ont essuyé bien des  
larmes sur les joues de la douce Yimurka.

La veille pourtant, la tribu avait festoyé sur les  
rives du grand fleuve, et le jeune Orontac, le guerrier  
aux pieds agiles, au regard fier, au bras puissant, avait  
caressé longtemps la brune chevelure de la douce  
Yimurka. Assis tous deux près de l'onde immense,  
ils avaient confié leurs rêves et leurs amours aux flots  
qui passaient. Lui, l'avait appelée la lumière de ses  
jours, le génie de ses chasses, la vie de son wigwam.

Et puis, la Robe Noire était venue, le soir ; elle  
avait parlé de l'amour qui ne finit pas, de la prière à  
deux, de l'époux qui protège, de l'épouse qui aime.  
Le lendemain, elle étendrait ses mains sur la tête des  
deux enfants de la forêt, lesquels jureraient de s'aimer  
toujours. Et cela avait été bien beau et bien doux  
pour Yimurka, si beau et si doux qu'elle avait pleuré  
de bonheur.

Mais quand la nuit vint, le cri de guerre se fit  
entendre et les guerriers, Orontac à leur tête, s'élan-  
cèrent à la chasse de l'Iroquois qu'on avait découvert  
dans les bois.

Quand l'aurore parut, pas un n'était de retour ; et  
Yimurka, le cœur rempli de mortelles inquiétudes,  
s'était mise sur les traces des guerriers ; elle avait  
marché tout le jour guidée par les herbes froissées qui  
lui montraient la route suivie par ses frères et son  
fiancé.

Et c'est pourquoi, ce soir, la douce Yimurka, la  
vierge brune de la forêt, s'est assise bien lasse sur le  
tapis moelleux au pied d'un grand sapin.

\* \* \*

Longtemps, bien longtemps, elle suit du regard  
l'onde du ruisseau qui coule à ses côtés ; longtemps  
elle écoute la plainte du soir qui pleure dans les grands  
arbres.

Puis sa voix se mêlant au mystérieux concert de la  
nuit qui s'approche, la vierge fait entendre ces mots :

" Pourquoi sont-ils venus, les farouches guerriers  
à la hache sanglante ? Pourquoi m'ont-ils ravi mon  
amour et mon seul espoir ? Le vent qui passe vient de  
bien loin, et cependant il ne m'apporte pas les accents  
de mon bien-aimé. Reviens vers moi, reviens, Oron-  
tac, ô mon fiancé !

" Ils ont peut-être brisé cette tête si chère. Ce re-  
gard qui bravait l'ennemi, il est fermé pour toujours  
sans doute. Car le ciel est bien noir et la forêt bien  
sombre ; mais Orontac ne craint pas la nuit, il revien-  
drait vers sa tendre Yimurka qu'il aime et qui l'ap-  
pelle. Reviens, reviens, Orontac, ô mon fiancé !

" Pourquoi tarder ? Que ferais-je sans toi ? Le frère  
arbuste périt quand l'orage a brisé le hêtre qui le pro-  
tégeait, et le tendre oiseau qui vient du Midi ne pour-  
suit pas sa route quand le chasseur a tué son compa-  
gnon. Ainsi la pauvre enfant des bois ne verra plus  
les bords du grand fleuve si tu ne reviens pas, Oron-  
tac, ô mon fiancé !

" Mais j'entends, au milieu des murmures de la  
nuit, j'entends des bruits confus. On s'avance là-  
bas. Mon cœur tremble et j'ai peur. Orontac, es-tu  
là ? Reviens-tu vers moi, ô mon fiancé ? "

Yimurka ne s'était pas trompée ; une troupe nom-  
breuse s'avancait sous les arbres, et bientôt elle dé-  
boucha dans la clairière. Mais ce n'était pas des  
frères ; et à travers les vagues lueurs de la nuit, Yi-  
murka reconnut les plumets orgueilleux des guerriers  
iroquois. Paralysée par la crainte, la jeune fille, blot-  
tie derrière un buisson, regardait grossir ce groupe  
confus. La lune, quittant brusquement un nuage,  
jeta sa lumière blafarde sur ce tableau ; et Yimurka  
vit s'avancer un homme les bras liés, la figure meur-  
trie et ensanglantée. Sa démarche, cependant, était

toujours fière, et le regard, à travers le masque de  
sang couvrant les traits du prisonnier, brillait d'un  
éclat vif et pur.

Yimurka, tremblante d'angoisse, sentait son cœur  
battre à rompre sa poitrine : elle avait déjà vu ce re-  
gard... Mais les guerriers s'approchaient du prisonnier,  
le poussant vers un jeune arbre croissant sur les bords  
du ruisseau. En un clin d'œil le malheureux est lié  
à l'arbre ; un demi cercle se fait autour de lui : le  
supplice du vaincu va commencer. Mais soudain, le  
silence s'établit ; seule une voix mâle et pure s'élève  
en accords monotones et graves ; c'est la voix du  
prisonnier entonnant son chant de mort :

Mon bras fut la terreur du guerrier traître et lâche :  
J'ai noyé mes deux mains dans le sang iroquois ;  
J'ai frappé si souvent que j'ai brisé ma hache,  
Et mon arc toujours sûr a vidé mon carquois.

De l'ennemi vainqueur je brave la colère ;  
Et je vois sans trembler les apprêts du trépas ;  
Orontac est vaincu, mais il a l'âme fière ;  
Son cœur est toujours fort et ne faiblira pas.

Mais j'ai laissé là-bas, sur les bords du grand fleuve  
Une vierge timide, enfant de nos tribus.  
Elle m'attend en vain, et la tremblante veuve  
Pleurera le guerrier qui ne reviendra plus.

Yimurka, Yimurka, quand ton âme plaintive  
Jetant au vent du soir l'écho de ses douleurs,  
Ira porter son deuil sur la déserte rive,  
Qui viendra près de toi pour dessécher tes pleurs ?

Adieu, ma Yimurka, lumière de ma vie !  
Orontac va finir sa course sans effroi ;  
Il ne craint pas les coups de la rage ennemie,  
Et s'il pleure en mourant, Yimurka, c'est pour toi ! ..

La voix du guerrier se tut, et son regard se pro-  
mena avec tristesse et fierté sur le groupe de ses en-  
nemis.

Mais soudain les branches du buisson s'entr'ou-  
vrirent et laisser passer le corps d'une femme qui se  
précipita sur le prisonnier. Elle s'attacha à lui, es-  
suyant le sang qui couvrait sa figure et baisant avec  
passion le front du malheureux en murmurant des  
mots d'ineffable tendresse.

Puis tout-à-coup, elle saisit les liens du prisonnier,  
essaya de les briser, mettant ses mains en sang. Mais  
cent yeux cruels et avides de vengeance contemplaient  
ce spectacle ; le cercle se resserra comme un étau au-  
tour de l'arbre auquel était lié le prisonnier. Vingt  
haches se levèrent à la fois et s'abattirent avec un  
bruit lugubre et mat sur Orontac et sa compagne. Un  
coup mal dirigé trancha le lien qui retenait le mal-  
heureux à l'arbre, et Orontac et Yimurka, le crâne  
fendu, mais toujours enlacés l'un à l'autre, roulèrent  
sur l'herbe jusqu'au bord du ruisseau.

Les vainqueurs laissèrent là ces deux cadavres em-  
brassés dans la mort. Ils étaient bien avancés dans  
les terres ; ils se savaient découverts de leurs enne-  
mis, et le terrible guerrier pâle n'était pas loin. Avant  
le jour, ils repartirent pour leur pays.

Lorsque l'aurore parut, argentant la rosée des  
feuilles, une troupe d'hommes déboucha dans la clai-  
rière. C'était des colons français partis la veille sur  
les traces des Iroquois pour porter secours aux sau-  
vages Algonquins qui s'étaient le soir précédé lan-  
cés à la poursuite de l'ennemi commun.

Deux des hommes s'approchèrent du ruisseau et  
laissèrent échapper un cri de surprise : le mince filet  
d'eau qui coulait lentement avait une teinte rosée et  
ses légères ondulations tremblaient avec des reflets  
rougeâtres.

— Amis, venez voir, nous avons trouvé un ruisseau  
rouge !

Les compagnons s'approchèrent et constatèrent à  
leur tour la couleur bizarre du petit cours d'eau.

Mais quelques-uns s'étant éloignés de quelques pas  
découvrirent la cause de ce singulier phénomène : au  
milieu des herbes de la rive, deux corps enlacés l'un  
à l'autre gisaient tout ensanglantés ; de leurs plaies  
béantes coulaient encore quelques rares gouttes de  
sang. Une mare s'était formée près d'eux, laquelle  
obéissant peu à peu à la pente du terrain se déversait  
dans le petit ruisseau.

Les compagnons comprirent alors pourquoi cette  
eau était rouge.

Mais c'é  
qu'ils deva  
" Petit Ru

Voilà po  
Rouge " le  
dans les t  
bonnemen  
pour attei  
Amis, q  
noyer sécu  
l'histoire  
térieuse et

Montré

La vue  
l'Expositi  
cade post  
cette pho  
rapproch  
mons de l  
face d'eu  
Mobilier

Au mo  
menacées  
par suite  
gir lui-m  
Fédérati  
jourd'hu  
ver forcé  
toutes se  
sans iné  
palais de

Pour  
leurs pl  
ture du  
qui pren  
pantouff  
avec un  
Voilà  
soignem  
trouve  
tions !

Les d  
leur ent  
couloir  
l'autre,  
huisserie  
passe,  
mieux  
Enfin  
possibl  
mith.

Depr  
homme  
trois m  
eux et c  
moralit  
plus o  
Il y  
généra  
rejoin  
deux m

Deu  
rentes  
ment  
mars,  
grosse  
Que  
retiré  
pour  
pliqu  
Qu  
surpr  
Fa  
Prési

Mais c'était des colons français ; et cet endroit qu'ils devaient bientôt défricher reçut le nom de "Petit Ruisseau Rouge."

\* \* \*

Voilà pourquoi on appelle encore "Petit Ruisseau Rouge" le maigre cours d'eau "qui prend sa source dans les terres de la Petite Côte et qui coule tout bonnement, sans faire de bruit, juste assez longtemps pour atteindre le fleuve Saint-Laurent."

Amis, quand vous serez assis sur le tronc incliné du noyer séculaire, si vous êtes tristes et rêveurs, voilà l'histoire que vous racontera peut-être une voix mystérieuse et tendre.

L.-A.-T. TRUDEAU, E. E. D.

Montréal, mars 1900.

NOS GRAVURES

La vue que nous donnons des Palais de l'Esplanade à l'Exposition universelle de Paris est celle de leur façade postérieure. C'est de l'Hôtel des Invalides que cette photographie a été prise, d'où est résulté un rapprochement assez curieux. D'un côté les vieux canons de bronze, patinés par l'action du temps, et en face d'eux l'architecture toute blanche des Palais du Mobilier et de l'Habitation.

Au moment où toutes les colonies d'Angleterre sont menacées de perdre toute direction de leurs affaires par suite du projet du ministère de Londres de les régir lui-même—c'est à cela, en effet, que se résume la Fédération impériale, le doute n'est plus permis aujourd'hui—; au moment où ces colonies vont se trouver forcées de fournir des soldats à la métropole dans toutes ses guerres en Europe ou ailleurs, il n'est pas sans intérêt que nous donnions une vue intérieure du palais de Westminster, où se tient le Parlement.

Pour voter, les députés, qui sont très rarement à leurs places, sont appelés cinq minutes avant l'ouverture du scrutin par des sonnettes électriques. Ceux qui prennent leur bain arrivent en peignoir et en pantoufles ; ceux qui se faisaient raser, apparaissent avec un côté rasé, l'autre couvert de savon.

Voilà comment ce que l'on nomme les *gouvernants* soignent les intérêts du peuple ! Pouah !—Et l'on trouve criminelle une révolution dans ces conditions !

Les députés ont deux couloirs par lesquels ils font leur entrée dans la salle des délibérations : l'un, le couloir des *ayes*, par où passent ceux qui disent *oui* ; l'autre, celui des *noes*, pour ceux qui votent *non*. Un huissier compte à haute voix à mesure que chacun passe, et la proposition est adoptée ou rejetée—ou mieux : et le tour est joué !

Enfin, nous donnons une gravure aussi fidèle que possible d'un des derniers combats autour de Ladysmith.

Depuis la victoire de Roberts avec cinquante mille hommes et une formidable artillerie, sur Cronje avec trois mille hommes et après dix jours, nos journaux et ceux d'Angleterre annoncent journellement la démoralisation, la fuite des Boers, leurs redditions en plus ou moins grand nombre.

Il y a quinze jours, les deux neveux de l'illustre général de Charette, MM. René et Charles, allaient rejoindre le fils de notre général, parti, ce fils, depuis deux mois environ.

Deux mille Français ont pris, par des voies différentes, le chemin du Transvaal : cela n'indique nullement la démoralisation ni la fuite. Et d'ailleurs, le 22 mars, une dépêche de Kroonstadt annonçait une grosse défaite encore du général Gatacre.

Que les Boers, en habiles stratèges, se soient retirés devant l'immense flot des armées anglaises pour se concentrer en un point favorable : cela m'imprime nullement démoralisation ou fuite.

Que l'on attende quelque peu : il y aura bien des surprises !

Faut-il faire remarquer la profonde diplomatie des Présidents africains, forçant le ministère anglais à

avouer à la face du monde entier que l'Angleterre ne poursuit, en cette guerre sans justice, que l'extermination des deux Républiques et la possession des mines d'or et de diamants du Transvaal ?...—F. P...

LA MARÉCHALE DE MACMAHON

La maréchale de MacMahon, duchesse de Magenta, vient de mourir en son hôtel de la rue de Bellechasse. Présidente de la Société de secours aux blessés la Croix-Rouge, la veuve de l'ancien Président de la République française, très charitable, s'intéressait à de nombreuses œuvres de bienfaisance. Elle était fille du duc de Castries et sœur de la comtesse de Beaumont.

La duchesse de Magenta laisse quatre enfants : trois garçons et une fille, qui a épousé le comte de Piennes. Deux de ses fils appartiennent à l'armée ; l'aîné, Patrice de MacMahon, duc de Magenta, commande un bataillon de chasseurs à pied dans les Vosges.



Le comte Emmanuel de MacMahon, son frère, est chef de bataillon au 59<sup>e</sup> d'infanterie.

Les obsèques de la duchesse ont eu lieu à la basilique de Sainte-Clotilde ; l'assistance fort nombreuse se composait en grande partie de généraux ayant servi sous les ordres du maréchal, et de personnalités appartenant à l'élite de l'aristocratie française ; le Président de la République, les ambassadeurs étrangers et les ministres s'étaient fait représenter.

PAYSAGES CANADIENS

LA CHUTE DE SHAWINIGAN

A cet endroit, le St-Maurice nous apparaît large comme un fleuve, coulant ses eaux profondes entre des rives très escarpées. Sur le pic le plus élevé de la rive gauche où nous sommes, on a planté une grande croix de cet observatoire altier, on se rend mieux compte de l'étrange topographie qu'affecte ici le cours du St-Maurice. A nos pieds, il forme deux grands bassins, deux lacs d'un demi-mille et même plus de diamètre, l'un à gauche, l'autre à droite, décrivant une sorte d'U (U renversé) autour d'une presqu'île longue d'environ sept arpents. Que se passe-t-il donc derrière la pointe de ce promontoire hérissé de grands arbres qui masquent le trait-d'union entre les deux bassins ? Ce trait-d'union, ce sont des chutes, ou plutôt les cascades, car c'est sur une déclivité d'environ 45 degrés que le lit de la rivière se dérobe graduellement sous le poids énorme des eaux.

On nous apprend qu'entre les deux bassins il y a une différence de niveau de 160 pieds. Avant de s'engouffrer dans cet escalier de géant, la rivière est coupée par une grande île boisée en deux bras étroit qui se rejoignent au-dessous de l'île. Il faut voir l'effet de

cette contraction soudaine d'une nappe d'eau de cette étendue. Ce n'est plus une rivière, c'est une mer en furie, un bondissement perpétuel de vagues échevelées, blanches d'écume, que cette descente infernale sur une distance de trois ou quatre arpents, jusqu'à ce que toute cette eau comprimée atteigne le bassin inférieur, où elle se calme subitement, trouvant tout l'espace qu'il lui faut pour se déployer à laise.

Le visiteur assiste le plus commodément du monde à ce drame de la nature, car on lui a tracé un joli sentier sur l'entier circuit de la presqu'île. Il trouve ça et là pour fauteuils d'orchestre de grands "boulders" juchés au bord même de l'abîme. Le spectacle donne l'impression de l'irrésistibilité absolue, d'une force sans bornes.

Pour les ingénieurs, gens positifs, ces cascades sont des chiffres ; ici ils ont beau jauger, car tout est bien en vue, ils savent le nombre des tonneaux d'eau dans le bassin supérieur, les distances exactes, les niveaux à un centimètre. Seulement, il y a peut-être quelque détail qui leur échappe, car les solutions varient considérablement. Il y en a qui estiment la capacité de développement de la chute de Shawinigan à 30,000 chevaux, d'autres vont libéralement jusqu'à 200,000 dont 100,000 à coup sûr réalisables ; j'ai même entendu dire que Shawinigan peut développer plus d'énergie que Niagara !

ULRIC BARTHE.

MONDANITÉS

Jusqu'au jour où une jeune fille devient son fiancée, un jeune homme n'est pas autorisé à lui faire des présents, en quelque occasion que ce soit : Jour de l'an, fête de nom, Pâques, anniversaires, etc.

Dès le jour où les fiançailles sont déclarées, il peut lui apporter des fleurs ou les lui envoyer s'il n'habite pas la même ville.

La pierre précieuse qui orne la bague de fiancée doit être choisie par le fiancé selon les goûts de la jeune fille. Il s'en est informé auprès d'elle adroitement ou l'a prié ouvertement sa future belle-mère de les lui faire connaître.

C'est aux parents de la fiancée qu'il appartient de régler la question des embrassades entre les futurs époux. En certaines occasions : fête de nom, jour de l'an, etc., le fiancé peut bien demander à la mère de la jeune fille la permission d'embrasser celle-ci.

Quant à serrer la main de sa fiancée, cela lui est accordé sans discussion et même sans dire.

En général, c'est son père ou un vieil ami qu'un jeune homme charge de demander pour lui en mariage la jeune fille qu'il a distinguée. S'il faut écrire, on s'exprime simplement. Le père du prétendant instruit le père de la jeune fille de l'affection de son fils pour celle-ci et conclura en la demandant en mariage. En même temps, il donnera sommairement tous les renseignements possibles sur sa fortune, sa situation et celle de son fils, sur sa famille, etc.

La fiancée doit se déganter pour signer le contrat de mariage. Si les choses se passent dans l'étude du notaire, elle revêt sa plus élégante toilette de ville, un chapeau qui ne comporte pas la voilette, puisque certaines cérémonies exigent le visage découvert. (Cela offre pourtant matière à discussion.)

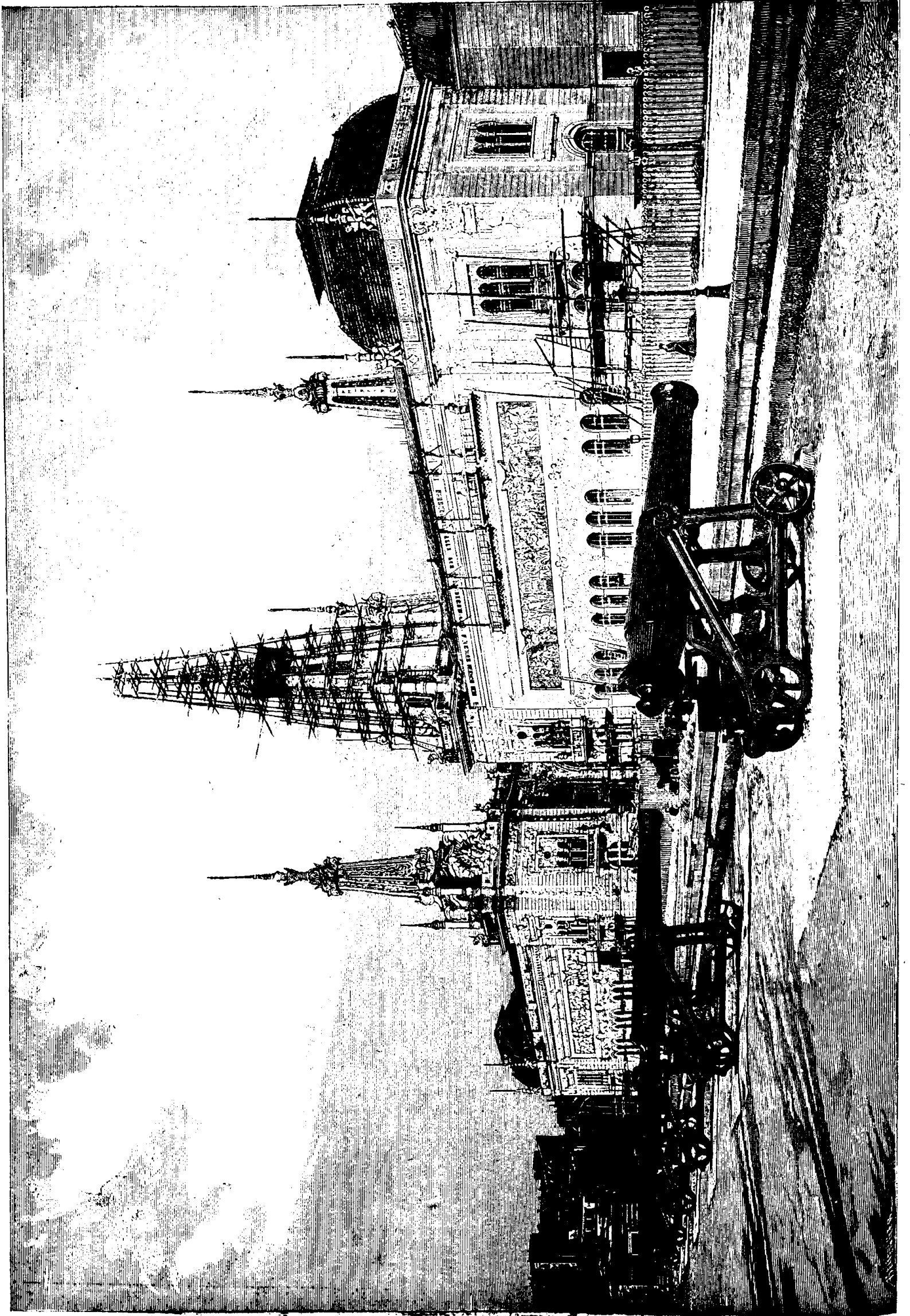
Ordinairement, le mobilier du jeune ménage fait partie des apports de la fiancée. Mais il n'y a rien d'absolu ; on voit des fiancés faire seuls les dépenses d'installation ; d'autres possèdent déjà tous les meubles nécessaires, ayant eu, de par leur position ou profession, l'obligation de posséder une maison montée dès avant leur mariage. Ces choses ressortissent moins du savoir-vivre et des usages que des possibilités et des arrangements.

\* \* \* \*

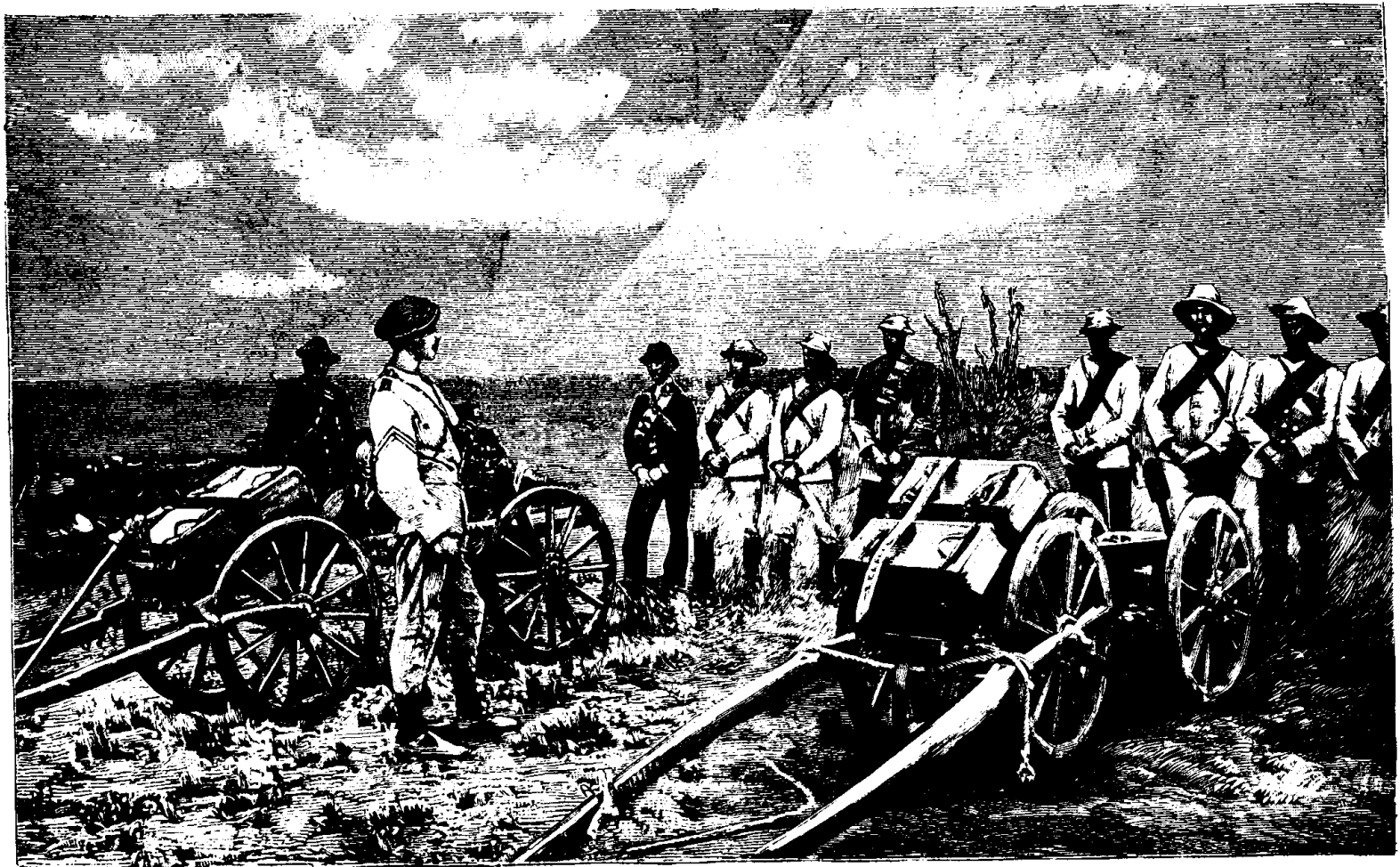
Il serait très impoli de ne pas répondre à une lettre de faire-part de mariage (ou autre), par l'envoi de sa carte de visite. La poste autorise même les félicitations manuscrites sur cette carte, mais il faut les exprimer en cinq mots.

Un célibataire qui envoie sa carte à des gens mariés reçoit seulement en retour la carte du mari.





EXPOSITION DE PARIS. — Les Palais de l'Esplanade vus du jardin des Invalides



Les canons Armstrong pris par les Boers à Colenso



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Un des derniers combats autour de Ladysmith

# FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

## VIII

DERNIERS BEAUX JOURS

L'aurore commence à poindre à l'horizon.

Il a plu toute la nuit, mais la pluie a cessé. Un vent violent chasse les nuages qui se poussent les uns les autres comme une meute de chiens lancés à la poursuite du gibier. Les ormeaux et les bouleaux qui bordent la route de Saint-Denis gémissent sous l'effort du vent. Ils font entendre de sinistres craquements. La route est coupée de larges flaques d'eau.

Dans le ciel manganèse de grands oiseaux de proie s'enfuient en faisant planer mélancoliquement leurs ailes. Ils poussent des cris lugubres en se perchent un instant sur la cime altière d'un pin. Mais ils s'envolent aussitôt, et s'arrêtent de nouveau sur une autre cime. De là, ils cherchent une retraite au sein des sombres et mystérieuses forêts.

A part ces quelques vestiges de vie, tout dort dans la nature.

Seul un cavalier parcourt la route. Il est monté sur un cheval gris qui semble exténué de fatigue. Son front est blanc d'écume, sa robe ruisselle, ses naseaux fumants exhalent en spirales deux longues bouffées de vapeur.

Jeune, nu-tête, les cheveux au vent, le front entouré de bandages humides de sang et de pluie, le cavalier commande du geste et de la voix le pauvre animal qui n'en peut plus.

—Allons ! un peu de courage, ma bonne bête, nous nous reposerons bientôt !

L'animal paraît comprendre ces paroles d'encouragement, et prend une allure plus rapide. La boue éclaboussée cheval et cavalier, les cailloux volent çà et là. Parfois une roche frappée par le sabot du coursier jette de minimes étincelles.

Quelques toits blancs se montrent là-bas, là-bas. Certaines cheminées laissent échapper de minces filets de fumée. Bientôt les chaumières se font plus nombreuses. Le clocher de la petite église s'en détache comme un général au milieu de ses soldats.

Hubert arrête son cheval. Il se trouve devant une avenante auberge. Au-dessus de la porte est une enseigne sur laquelle se détachent en lettres jaunes "Au Lion d'Or."

—Il doit faire bon ici ? pense Hubert.

Le jeune homme saute à terre. Soudain deux volets se sont ouverts avec bruit. Une jeune fille, délicieuse apparition, un rayon de soleil au milieu du deuil de la nature, avance une tête toute ébouriffée par le désordre du sommeil. La robe de nuit entr'ouverte découvre une gorge de colombe.

Hubert lève la tête. Honteuse, elle s'est enfuie.

Mais non, derrière les rideaux en cretonne, deux yeux noirs épient le bel inconnu. Combien d'indiscrétions les rideaux de soie, de dentelle ou de toile n'ont-ils pas recélées !

—Quelle belle tournure !

—Qu'elle est gentille ! Pour un moment de relais, je ne serai pas mal ici. Frappons, les Canadiens sont tous frères et ils ne refusent la porte à personne, fût-ce même à des Anglais.

Il donne deux ou trois coups de poing dans la porte.

—Bigre ! qui frappe si d'bon'heure ? C'est p'tête le gros Caïeux qui vient emprêter ma grise ?

—Non, papa, c'est un jeune homme à cheval.

—Un jeune homme à cheval ? En ben ! va ouvrir.

—Mais, papa, vous voyez bien que...

—Ah ! c'est vrai. Dame, que j'ai bête ! Va te rafistoler au plus vite.

Le bonhomme enfle ses pantalons et descend pesamment l'escalier.

Il entre-baille la porte et montre son antique tête blanche ornée d'une barbe fluviale. Une vraie barbe de Juif-Errant. En apercevant le jeune homme, qui a plutôt l'air d'un revenant que d'un simple mortel, le vieux s'écrie, en joignant ses mains calleuses :

—Ah ! Jésus, Marie ! d'où venez vous ? Etes-vous fantôme ou vivant ?

—Ni l'un ni l'autre. Mais, si vous êtes Canadien et catholique, donnez-moi une bouchée de pain et un verre d'eau.

—Tout un pain, si vous le voulez, et ben d'autre chose avec !

"Fanfan ! Alice !... Fanfan, Alice ! Holà en haut, les enfants, levez-vous ! Y est assez tard, vous avez de l'ouvrage en bas."

—Oui, papa, une minute.

—Oué, oué, on y va !

Un jeune paysan, les yeux à demi fermés, la figure boursoufflée, chaussé de sabots, et vêtu d'un pantalon de bure avec chemise de laine à gros carreaux noirs et rouges, descend en maugréant.

—Sapristi ! Faut-y en faire une raison de nous réveiller avant les coqs. Depuis que...

Mais à la vue d'un citadin, d'un gosse de la ville, il s'arrête tout court.

—C'est mon plus jeune. Y est pas vieux, mais y a de la poigne, et n'd'mande qu'à vous servir. Fanfan, tu vas mener le cheval de monsieur, à l'écurie. T'z'y donneras une bonne ration d'avoine.

Le garçon, lesté comme un chat sauvage, saute en selle, et va soigner la bête fourbue.

—Vous plairait-il de m'dire vot'nom ?

—Hubert Rolette, patriote patriotisant.

—Patriote, vous patriote ! Que j'sus t'heureux d'vous recevoir !

Et l'aubergiste s'élançe au cou du jeune homme avec une force telle qu'Hubert s'écrie :

—Mais mon brave, vous voulez donc m'étouffer ?

—Dieu m'garde d'étouffer un d'mes amis !

"Mais j'parle, j'parle comme une vieille pie. Et vous êtes là trempe comme une bécasse, et l'estomac vide comme une grange, sauf vot'respect. Et ce linge plein de sang. Ah ! Seigneur ! Seigneur ! que j'sus bête, que j'sus donc bête ! s't'y vrai que je mourrai comme ça ?..."

Le vieux allait, venait, se démenait, ne savait pas où donner de la tête.

—Vous allez vous réchauffer près du poêle, j'vas vous donner du linge sec.

—Non, merci ! celui-ci séchera assez vite près d'un bon feu. Mais seulement j'ai une faveur à vous demander.

—Et ben ! quoi ?

—Voulez-vous me donner du tabac ?

—Rien que ça ? J'me fais fort de vous en donner du bon, du tabac que j'ai planté et cultivé moi-même. Y en a pas d'pareil à dix lieues à la ronde, pas même celui de P'tit Pierre à mon oncle Séraphin. Y a eu des

"Avez-vous une pipe ?

avaries, ce pauvre tabac, lorsque... Mais tiens, me v'là encore qui commence à caquasser.

—Merci, j'en ai une. Car ma pipe, moi, voyez-vous, c'est comme la carabine du soldat, je ne m'en sépare jamais.

"Oh ! quel bon tabac !

"Mais votre nom, vous ne m'avez pas dit votre nom ?"

—Pierre Prunel, pour vous servir.

"Alice, Alice, mais qu'ost-ce que tu fais, ma chouette ? Descends donc."

—Oui, papa, j'y vais.

Hubert entend le grincement d'une trappe et il voit descendre la plus charmante petite villageoise qu'il eût jamais vu.

Toute petite, avec un visage de madone encadré de cheveux terre de Sienné, les yeux tout pleins d'innocence et de naïveté, elle semblait entrer dans la vie avec un regard surpris et interrogateur.

Etrangère aux grands mouvements de la politique, elle nourrissait cependant, en son fort intérieur, une instinctive aversion pour la nation qu'elle entendait exécuter de tous côtés. Chaque soir, elle redisait avec son père, sa mère et son frère, agenouillés autour de la grande table devant le crucifix en bois noir suspendu au mur : "Des embûches des Anglais, délivrez-nous, Seigneur !"

Aussi, ce ne fut pas sans un sentiment d'orgueil et de joie qu'elle demanda au jeune patriote, d'une voix timide et en balbutiant un peu :

—Monsieur permettrait-il que je lave et soigne son front ensanglanté ?

Sur la réponse affirmative du jeune homme, la petite Canadienne fit asseoir Hubert dans le fauteuil familial, solide comme un roc et confortable comme un divan. Elle lava sa plaie à l'eau tiède, démêla ses cheveux avec le gros peigne de corne ébréché et entourra sa tête d'un nouveau bandeau fait avec un énorme mouchoir à carreaux, qu'elle était allé chercher dans un des tiroirs de sa commode en érable.

Lorsqu'elle eût pansé sa blessure et l'eût servi sur une nappe bien blanche, il la remercia d'un regard si tendre et si reconnaissant qu'elle rougit et alla chercher des assiettes dans le buffet pour cacher son trouble.

Alice aimait déjà ce jeune homme dans le secret de son bon petit cœur. Mais Hubert n'avait aimé qu'une fois dans sa vie et ne devait plus aimer.

L'amour est comme le myosotis. Lorsqu'il passe en secondes mains, il perd tout son parfum.

Quinze jours plus tard. Il fait froid dehors. Dans les maisons, les poêles rouronnent comme de gros matous.

Sept heures.

Chez le père Prunel, les jeunes gens commencent à arriver, les uns en voiture, les autres à pied.

—Bonsoir, Antonia, bonsoir Pitou. Tiens, voilà Alphonsin. Bonjour tout le moude.

—Tu n'es pas pire, Maria ?

—Non, ma chère. Et toi ?

Voilà Mélanie et Clarisse ! Ces charmantes sœurs, il y a un siècle qu'on ne les a vues !

Et ainsi de suite. On s'embrassait, on se donnait la main, on se faisait des questions sans attendre la réponse.

Tandis que les fillettes allaient ôter leurs chapeaux et leurs manteaux, ou arranger leurs cheveux, les garçons détalèrent ou fumaient une pipe.

Le blé-d'Inde était en retard d'un mois, cette année là. Voilà pourquoi les *épluchettes* l'étaient aussi.

Entassés dans un coin de la cuisine, une hécatombe d'épis de blé-d'Inde. Ils sont là comme une foule de prisonniers de guerre, avec leurs robes vertes et leurs chevelures tortillées à l'iroquoise.

Ils attendent le supplice.

Les veillées sont longues en novembre. Jeunes et vieux, mais surtout des jeunes, sont assis autour de la cuisine, grande comme un pont de navire. Au milieu des éclats de rire, des interpellations, des œillades, les tourments commencent.

C'est la torture des *épluchettes*.

Les pelures volent en l'air avec un bruit sec, puis

retombent sur le plancher ou se mêlent aux cheveux des jeunes filles.

On rit. On se bouscule. Tout à coup, une émeute éclate. Les épis servent de mitraille et de boulets. Quelques-uns en profitent pour voler un furtif baiser à des jeunes filles qui n'offrent qu'une résistance apparente. Au fond elles sont bien contentes.

Le calme se rétablit.

Mais voici qu'on entend des exclamations :

—Le blé-d'Inde rouge, le blé-d'Inde rouge ! Monsieur Rolette, à l'œuvre. Vite, ne perdez pas de temps !

Hubert est tout stupéfait. Les cheveux sur les yeux, le front dégouttant de sueur, il tient encore dans ses mains la pièce à conviction.

Cependant, bien que passionné pour les immortelles coutumes de nos compagnes dont il est follement épris, il n'en connaît pas tous les secrets. Loin de là !

Les brunettes et les blondinettes le regardent d'un oeil moqueur. Elles le provoquent. Le grand-père et la grand-mère, assis dans un coin l'un fumant, l'autre prisant, se regardent en chignant de l'œil.

Hubert a compris. Il fait le tour de la cuisine en donnant à chaque jeune fille rougissante et fière, le tribut demandé. Quelques gais compères murmurent entre eux :

—Est-il chanceux, celui-là, hein !

Hubert répond en lui-même : " Si elle était ici ! "

Tout à coup, la scène change. Les épis, dépouillés, scalpés, blancs et jaunes, prennent tous la route d'un chaudron, immense comme une chaudière de locomotive.

Tout à coup, Brutus, superbe chien de chasse à long poil roux, a aboyé, et l'on a entendu au dehors le galop d'un cheval.

La porte s'ouvre et le Dr Nelson botté et éperonné souhaite à tous la bienvenue.

—Le Dr Nelson, le Dr Nelson ! Trois hourras pour le Dr Nelson !

—Un blé-d'Inde, docteur, un blé-d'Inde !

—Oui, j'en prendrai un, merci.

" Mais à propos, j'ai entendu dire qu'il y avait un M. Rolette ici, jeune homme de cœur, et qui a déjà assez fait pour les patriotes pour en être aimé.

Hubert s'avança avec ce port noble qui le caractérisait.

—Mon nom est bien Hubert Rolette. Que puis je pour vous, docteur ?

(A suivre)

THÉÂTRES

SOIRÉES DE FAMILLE

D'ici à la soirée du directeur, M. Roy, qui aura lieu le 19 avril, c'est-à-dire le jeudi de Pâques, et qui sera une représentation éclatante, nous avons encore à annoncer deux représentations. Celle qui doit être jouée jeudi prochain, 29 mars, au Monument National, est un grand drame en 5 actes de d'Ennery, l'inimitable dramaturge si connu. Nous engageons fortement le public à aller voir cette pièce, qui sera une œuvre à succès pour nos amateurs d'émotions si profondes.

En effet, il y a peu de drames où il y ait autant de scènes pathétiques, de vie et de mouvement que dans *Le Dompteur*. C'est la pièce à grands décors par excellence. Toujours, en France et à l'étranger, elle a été jouée avec un succès sans exemple. Sans compter que nous aurons le plaisir d'entendre M. Victor Dubreuil comme premier rôle à sensation de ce drame. C'est dire quelle interprétation forte sera donnée ce soir-là.

Les entr'actes seront d'un intérêt particulier et répondront à l'ensemble de la représentation.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Les amateurs de drames vont se régaler cette semaine, en assistant à une des représentations des *Pirates de la Savane*, à ce populaire lieu d'amusements. M. Chaput, le directeur, a engagé vingt-cinq figurants, et les décors sont superbes ; ils ont été exécutés par MM. Garand et Julien, artistes. Il y aura sur la scène un cheval, un véritable serpent. La direction n'a rien épargné pour rendre la pièce des plus intéressantes.

Les principaux rôles seront tenus par MM. D'Arcy, Palmierie, Labelle, Milles de la Sablonnière, Duvernay, Rhéa et la charmante petite Marthe, âgée de six ans.

Les Canadiens devront se faire un devoir d'y assister en très grand nombre.

LES JEUX DU COIN DU FEU

JEUX DE PETITS PAPIERS

Il y en a qui sont simplement distrayants ; il y en a qui exigent de véritables efforts intellectuels, et qui sont surtout goûtés dans les sociétés se piquant de littérature et de bel esprit. Nous commencerons par les premiers. Pour les uns et les autres, les joueurs s'asseyaient en cercle, chacun muni d'un crayon et d'une feuille de papier blanc.

Le jeu de la *rencontre* est le type de cette série. C'est à ce titre que je le décris, car il est, je crois, universellement connu.

Chaque joueur écrit *M. Un Tel* (nom à volonté), puis plie le papier de façon à cacher la ligne tracée, et le passe à son voisin de droite. On écrit alors *a rencontré Mme Une Telle* ; (toujours le nom à volonté).

Nouveau pli, nouvelle transmission des papiers. Puis on écrit successivement en quel lieu s'est faite la rencontre, ce que le monsieur a dit à la dame, ce que la dame a répondu, ce qu'il en est résulté. Chaque fois, le papier est plié et passé au voisin de droite. Si l'on désire allonger les papiers, on ajoute un qualificatif au monsieur et à la dame. Quand tout cela est

écrit, une personne de la société reçoit tous les papiers, les déplie et les lit à haute voix. Avec des joueurs doués d'imagination et de fantaisie, on obtient souvent des rencontres, des dialogues et des résultats fort inattendus et très réjouissants.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—Donat Fortin, 211, rue Saint-Urbain ; Michel Legault, 266, rue Sainte-Elizabeth ; Mme C. Thibeault, 57, rue Préfontaine.
- Québec.—Mlle Vidal, 364, rue Saint-Jean ; Mme J.-A. Côté, 51, rue Desfossés, Saint-Roch ; Mlle Philomène Laperrière, 226, rue D'Aiguillon ; L.-P. Laliberté, 169, rue Fleury, Saint-Roch.
- Sherbrooke.—Louis Fisette.
- Les Cèdres.—M. l'abbé F. Chagnon.
- Saint-Théodore d'Acton.—Dr E. Proulx.
- Lachine.—J.-Octave Meloche.
- Val Racine.—Rév. J.-D. Bernier.
- Ottawa.—M. L. Casault, 88, rue Cathcart.
- Berthierville.—Mme J.-A. Paquin.
- Edmundston, N.B.—L.-O. Sauterre.
- Worcester, Mass.—Clovis Caron, 20, rue Trumbull ; Georges Corbière, 16, rue Trumbull.
- Salem, Mass.—Antoine Rogers, 9, rue Salem.
- Lovell, Mass.—Auguste Simon ; Mlle Emma Daoust, 94, Fourth, Avenue.
- Galveston, Texas.—Philip Loisselle.

EXPOSITION DE MODES DU PRINTEMPS

Mlle Eva Routhier, dont l'élégance et le grand savoir sont si bien connus dans le monde fashionable, est de retour d'un voyage à New York, après avoir visité les principales maisons de modes de la grande métropole américaine.

Mlle Routhier fera l'ouverture de ses splendides salons, jeudi, vendredi et samedi de cette semaine, au No 1777, rue Sainte-Catherine.

Nous espérons que tout le monde select s'y donnera rendez-vous, afin d'admirer le bon goût de son importation de chapeaux, fleurs, rubans, plumes, voilettes, etc., etc.

Les salons de Mlle Eva Routhier sont une merveille artistique et dénotent chez l'auteur le goût le plus délicat et le plus recherché du genre. A vous, Mesdames, qui désirez donner le ton, d'aller chez Mlle Routhier et vous serez ravies de voir un si bel étalage des plus hautes nouveautés.

GRAVURE-DEVINETTE



Où donc est l'homme qui crie et fait du tapage à cette heure indue ?

En ménage :

—Les hommes, dit Madame, tiennent toujours à avoir un garçon : ainsi mon père disait sans cesse qu'il regrettrait que je ne fusse un garçon.

Monsieur, avec un coupir !

—Moi aussi.



Seul un cavalier parcourt la route

—Père Noé, holà le violon !

—C'est ça, le violon, père Noé !

Père Noé était le maître du village. Parfois son archet tremblait bien un peu, surtout quand... mais pourquoi rappeler des souvenirs qui pourraient ternir la renommée dorée du bon père Noé ?

—Ah ! ces enfants, ces enfants y sont toujours pa-reils !

Et le vieux " joueur de violon," s'installant commodément près du poêle, commence à faire grincer son instrument. Puis, après quelques essais criards, il attaque résolument un " piquet." On saute, on danse, on se balance, on tourne, on marche, et l'on recommence. Filles et garçons rient ou s'appellent. Hubert est gai comme quatre. Il veut oublier et fait tourner les danseuses comme des toupies, à la grande frayeur de quelques femmettes.

Les jeunes gens ont dansé longtemps. Il commence à se faire tard. La mère Prunel, le visage aussi rouge que les tisons de son poêle, les yeux rutilants, les deux poings sur les hanches, fait taire les plus obstinés.

—Silence, tout le monde. Le blé-d'Inde est cuit. Qui qu'en veut ?

—Moi ! moi !

—Oh ! c'n'est pas d'refus, la mère.

On plante les fourchettes dans les épis que l'on égrena à belles dents.



## RENSEIGNEMENTS DIVERS

## L'ossini gourmet

On sait que Rossini était très gourmand. Il n'aimait pas beaucoup dîner en ville. Un jour cependant, il finit par accepter une invitation qu'il eût été plus avisé de refuser, car le dîner était exécrable.

En se levant de table, la maîtresse de maison lui dit :

— Eh bien ! Monsieur Rossini, j'espère que vous voudrez bien revenir dîner chez nous ?

— Oui, Madame, tout de suite.

## La légende de Spion Kop

Il y a longtemps, fort longtemps, racontent les indigènes, un fameux chef des Zoulous mourut. Le jour de ses funérailles, un énorme python fit son apparition devant le cortège, et les plus courageux tremblaient, lorsqu'un jeune guerrier sortit des rangs et trancha la tête du reptile. Le grand-prêtre des Zoulous révéla cependant, quelques heures après, que ce python était la réincarnation d'un belliqueux ancêtre du fameux chef défunt. Depuis lors, le python est passé dans la mythologie zouloue et refait de temps à autre son apparition. Chaque fois qu'il paraît, assurent les Cafres, c'est le présage d'un grand événement.

Il a été aperçu, paraît-il, la veille de l'évacuation de Spion Kop par les Anglais.

## Le pouvoir de la musique

On connaît la légende thébaine à laquelle fait allusion le vers suivant :

Aux accords d'Amphion, les pierres se mouvaient

L'art n'a pas perdu de ses charmes depuis lors, mais le pouvoir du génie s'exerce parfois dans une voie différente. Témoin Beethoven, l'immortel auteur des sonates. Le grand artiste avait l'habitude d'errer à l'aventure, à la recherche d'une inspiration, dans les environs de Vienne. On le voyait toujours du papier et un crayon à la main. Un jour, il s'était assis au milieu de la route de Grinzing, deux paysans approchaient avec un lourd véhicule, quand l'un d'eux voulant interpeller l'artiste, le second lui dit :

— Ne le dérangez pas, c'est le grand musicien de Vienne, il compose quelque chose de nouveau.

Et ils attendirent que Beethoven voulût bien terminer pour leur céder la place.

## Mystificateurs

Ils ne sont pas rares les personnages qui, à un moment donné, ont essayé de mystifier leurs contemporains en se faisant passer pour morts. Quel est, à ce propos, le gourmet célèbre qui, pour connaître ses vrais amis, usa du stratagème suivant.

Après avoir condamné sa porte durant quinze jours, sous prétexte qu'il était malade, il envoya des billets de faire part à ses amis pour le convoi, qui devait avoir lieu le lendemain à quatre heures. C'était l'heure du dîner, il n'en vint qu'un petit nombre : on les fit entrer dans une salle tendue de noir, après les avoir fait passer devant le corbillard et les voitures de deuil. Tout à coup, une porte latérale s'ouvrit et un domestique prononce le solennel :

— Messieurs, vous êtes servis !

Dans la salle voisine, une table chargée de mets exquis et de vins fins les attendait, et le faux défunt, assis à sa place accoutumée, s'appretait à faire les honneurs du repas.

## Population future des grands Etats d'Europe

Un économiste allemand publiait naguère une statistique établissant que la Russie était entre toutes les nations celle dont la population augmentait le plus rapidement : celle-ci aura doublé dans quarante-cinq ans.

Pour arriver au même résultat il faudra à l'Allemagne soixante-cinq, à l'Autriche-Hongrie soixante-dix, à l'Angleterre quatre-vingts, à l'Italie cent dix années. Mais la France n'aura doublé sa population que dans

une période de huit cent soixante ans, si toutefois l'augmentation annuelle se maintient jusque-là dans la même proportion qu'aujourd'hui, ce qui, malheureusement, n'est pas probable, puisqu'elle accuse une tendance à diminuer.

La perte de l'Alsace-Lorraine avec 1,200,000 habitants est, peut-être, au point de vue de la puissance nationale, un fait moins regrettable que l'insignifiante augmentation annuelle de la population. Pendant les cinq dernières années la population de l'empire allemand s'est accrue de trois millions d'âmes, tandis que celle de la France n'augmentait que de 175,000, et encore cette augmentation était-elle due en partie à l'immigration étrangère.

## Ce qui donne du courage

Le 18 août 1870 au soir, l'aumônier d'une ambulance voit arriver à pied, un sergent du 66e, dont le bras avait été broyé par un éclat d'obus. Le soldat supportait d'une main son bras cassé, qui ne tenait que par un lambeau de chair et par un fragment d'étoffe.

— Qu'on l'emène à Chatel avec les autres, dit le major.

— Docteur, reprit l'aumônier, voyez quelle horrible blessure ! Et il est venu seul, à pied, du champ de bataille.

Le docteur se rend, et tandis que l'aumônier tient le patient, il commence l'opération... Il scie les pointes de l'os brisé, il achève de détacher le bras et recifie la blessure. Le sergent était admirable d'énergie ; lorsque tout fut fini, il refusa de monter sur un cacolet. Il voulut suivre à pied jusqu'au village où devait s'arrêter l'ambulance. La canonnade était horrible ; le soldat ne s'en apercevait pas à cause de la douleur, lorsqu'un obus étant venu éclater à quelques pas, il dit :

— Est-ce qu'ils en voudraient à mon autre bras ?

— Quel beau soldat vous êtes ! lui dit l'aumônier avec admiration ; quel courage !

Tirant alors de sa poche un petit livre teint de son sang versé pour la patrie, le blessé se contenta de répondre :

— Voilà ce qui me donne la force et le courage.

C'était l'imitation de Jésus-Christ.

## Ce que coûte le pain quotidien

Quel est le pays où l'on trouve à se nourrir au meilleur compte ? Un éminent statisticien anglais nous apprend que c'est en Portugal que la vie coûte le moins cher : 281 fr. 85 par an et par habitant en moyenne.

Voici, pour compléter cette indication, d'autres chiffres puisés à la même source, et qui représentent la somme dépensée en moyenne chaque année, par chaque habitant des pays ci-dessous, pour sa subsistance quotidienne :

Allemagne.....	504 fr. 15
Canada.....	577 fr. 70
France.....	601 fr. 85
Angleterre.....	743 fr. 40
Etats-Unis.....	820 fr. 20
Nouvelle-Galles du Sud.....	909 fr. 75

La première pensée qui vient à l'esprit, à la lecture de ces chiffres, est évidemment pour envier le sort des heureux Portugais qui mènent, dans une contrée splendide, la vie la plus économique du monde. Mais le statisticien dont nous venons de résumer les travaux a voulu savoir quel effort coûte quotidiennement à chaque habitant de la terre la nourriture qui lui donnera la force de continuer le lendemain sa lutte pour la vie. Et il a pu faire les observations suivantes : il faut à un Portugais 177 jours de travail pour gagner les 281 fr. 85 de sa nourriture annuelle. Un Allemand travaille 148 jours pour le même résultat ; un Français, 132 jours ; un Anglais, 127 jours ; et un habitant de la Nouvelle-Galles du Sud, 100 jours.

On voit que l'effet produit par la première statistique est complètement renversé par la seconde. Cependant malgré la confiance qu'on peut avoir dans la statistique, il serait peut-être imprudent de s'en rapporter rigoureusement à elle pour aller s'établir dans la Nouvelle-Galles du Sud, sous prétexte qu'on peut y dépenser trois fois plus d'argent qu'en Portugal tout en travaillant deux fois moins.

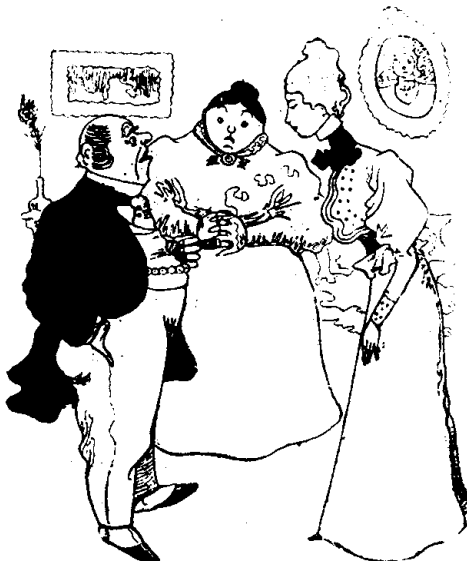
## La journée des Rois

L'empereur de Russie a 125,000 fr., par jour ; celui d'Autriche, 50,000 fr., le Sultan, 90,000, l'empereur d'Allemagne, 41,000 fr., le roi d'Italie, 32,000 fr., la reine d'Angleterre, 31,508 fr., le roi de Belges, 8,215 fr. le président de la République française ne reçoit pas la moitié de ce que touche le roi des Belges.

## Origine du mot poulet (billet)

Petit billet amoureux, ainsi nommé, dit Furetière, parce qu'en le pliant, on y faisait deux pointes qui représentaient les ailes d'un poulet. Ménage et Dacier, d'après Saumaise, font venir *poulet de puldicum, polyticum* (petite tablette). (*Dictionnaire de la Conversation*, art. Poulet).

## MARIAGE D'AMOUR



— Deux partis fort avantageux se présentent pour toi, ma fille : un avocat et un médecin ; il me semble qu'au point de vue pratique le médecin est...

— Oh ! mais, papa, un avocat c'est si commode si on veut divorcer !



Mme Parlette. — Docteur, pouvez-vous me donner quelque chose pour empêcher mon mari de parler pendant son sommeil ?

Dr Blanchet. — Donnez-lui la chance de dire quelque chose dans la journée.

NÉCROLOGIE

A la mémoire de Mme Alma Labelle.

Elle n'avait que dix-huit ans, l'âge des rêves d'or et des espérances juvéniles !  
Dix-huit ans !

... l'âge céleste ou l'arbre de la vie.  
Sous la tiède oasis du désert embaumé,  
Baigne ses fruits dorés de myrrhe et d'ambroisie  
Et, pour féconder l'air, comme un palmier d'Asie  
N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé.

Oh ! quels accents suaves, harmonieux, a su trouver le poète pour exprimer la douceur de la vie à dix-huit ans...

Fleur à peine éclosée, elle s'élevait, gracieuse et vivace, pour s'épanouir sous les rayons ardents du soleil de la jeunesse.

Elle a passé dans la vie sans en connaître les amertumes ; elle a conservé sans tâche sa robe d'innocence et de candeur virginales.

Endurant des souffrances continuelles, elle a su les supporter avec une résignation et un courage vraiment admirables.

Se sentant mortellement atteint, elle fit généreusement le sacrifice de sa vie, demandant à notre Sublime Mère, la Vierge Immaculée, la grâce insigne de mourir un jour à elle consacré.

Sa prière fut exaucée, et elle s'est doucement éteinte, laissant s'envoler sa belle âme vers Dieu et sa sainte Mère dans le céleste séjour.

Acceptez, parents infortunés, ce faible témoignage de ma sympathie et de la part que je prends à votre douleur.

Oh ! oui, parents éprouvés, pleurez votre enfant disparue, laissant un si grand vide à votre foyer, elle qui égayait tous vos instants et qui était pour vous une source de joies continuelles.

Vous rêviez sans doute de faire son bonheur ! Dieu en a décidé autrement, inclinez-vous humblement devant sa volonté.

Que votre douleur s'adoucisse à la pensée que la vie est peut-être été pour elle un séjour d'infortunes. Remerciez Dieu qui, dans sa sollicitude paternelle, est venu la chercher alors qu'elle n'était encore qu'à l'aurore de la vie et qu'elle n'en avait connu que les douceurs, et dites avec le poète :

Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,  
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

C. ALBERT MILETTE.

LA ROBE DE BAL

MONOLOGUE

Une chambre de jeune fille. Une robe de bal est étalée sur une chaise. Il y a une liasse de journaux de mode sur la table.

FERNANDE

(Elle considère attentivement sa toilette.) Eh bien !... non, je n'irai pas au bal... Non... non... non... cent fois non !... Je serais d'une simplicité ridicule entre Mme Richardot et sa fille, qui vont être mises comme des princesses... Certainement, elles ont été très aimables en offrant de me conduire à cette soirée ; puisque ma mère est retenue près de mon père convalescent ; mais elles ont bien pensé aussi que le voisinage de l'humble Fernande ne serait pas dangereux pour l'élégante Céline. J'ai vu les robes que la couturière vient d'envoyer à ces dames... Je n'aurai pas le courage de revêtir la mienne et d'affronter la comparaison... Je prétexterai une indisposition subite : une migraine, un rhume, n'importe quoi, et je passerai la nuit dans mon petit lit au lieu de la passer au bal. (Avec dépit.) Je sais bien que je ne dormirai pas. Je ne pourrai pas dormir... Je serai trop agitée... J'aurai le cœur gros d'avoir renoncé à cette fête qui me promettait tant de plaisir... Mais quoique je ne sois ni ambitieuse, ni jalouse, je n'ai pas assez de résignation chrétienne pour accepter une telle infériorité... Avant d'aller chez Mme Richardot, je trouvais ma robe très jolie... A présent je la trouve laide, et je ne la mettrai jamais... (Un silence, elle se promène.)

Céline a la chance d'avoir des parents riches qui en tout l'excès est un défaut. Ce qui le rend tout à fait différent des autres pardessus, c'est la monture des manches. Il est plus facile de voir que de l'expliquer, aussi avons-nous donné un croquis qui servira à s'en rendre compte.  
Les manches sont assez larges, avec cinq piqûres dans le bas, et le drap de la manche monte en pointe jusqu'au col.  
On fait des poches comme celles indiquées sur la gravure, mais les plus nouvelles et les plus à la mode sont verticales, toutes droites, et placées à l'endroit où arrive la main, le bras un peu plié ; elles sont bordées d'une large piqûre et, en dedans, il y a un côté qui n'est pas fermé, de telle sorte que l'on peut passer la main pour aller chercher ce qui se trouve soit dans les poches du gilet, soit dans celles du pantalon, ce qui est très commode.  
Tous ces pardessus se font en draps molleton bleus, marengo foncés, en ce moment.  
Nous pensons que, cet été, cette forme sera adoptée pour les pardessus qui, alors, se porteront en étoffe grise, jaunâtre, ne craignant pas la poussière.  
Il y a longtemps que le vêtement des hommes n'avait eu une nouveauté sortant aussi brusquement des formes connues.

Madame,  
Je vous envoie les deux robes de bal, que vous m'avez commandées, mais je vous préviens qu'il m'est impossible de vous livrer vos confections d'hiver avant d'avoir reçu un acompte sur ma facture qui s'élève, vous le savez, à deux mille cinq cents francs.  
Comptant sur votre obligeance, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

AGLAÉ BRICHOU,  
Couturière.

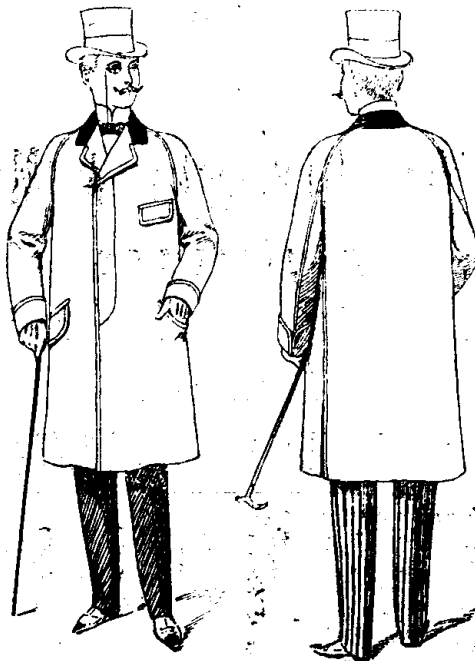
(Un Silence.) Oh !... Mme Richardot ne paye pas ses toilettes !... Est-ce possible ?... Si je recevais une lettre comme celle-ci, je mourrais de honte... Demander à une ouvrière du crédit pour s'habiller et parader dans les salons, c'est mal, c'est très mal... Que faire de cette lettre ?... Comment la rendre ?... Bah ! je vais la glisser parmi les journaux, et je dirai que je n'ai pas eu le temps d'examiner les gravures... Afin de ne pas mentir, je ne les regarderai pas... Maintenant, Céline peut être mieux mise que Fernande... Cela m'est égal... Oh ! ma chère petite robe, je te porterai sans t'ajouter un ornement... Tu es à moi... bien à moi... puisque c'est maman qui t'a faite.

MAXIME DE MÉRIA.

ÉLÉGANCE MASCULINE

LE NOUVEAU PARDESSUS

Il faut bien en parler, puisque sa vogue s'accroît tous les jours ; nous avons hésité un peu, et en voyant les premiers essais, en remarquant comment ils étaient portés, nous suivions l'évolution de ce vêtement utile, en attendant le moment propice pour le faire connaître.



Le pardessus à taille dit "à la Propriétaire", à deux rangs de boutons le long de ses pans, est de plus en plus abandonné, et il est remplacé par le "Raglan". Ce vêtement est à un rang de boutons cachés, revers pas très larges, col de velours, Il forme dans le dos un ou deux plis, et il est plus large dans le bas que dans le haut : plus les jeunes gens veulent être élégants, plus ils le font large, en

UN HABIT NOIR.  
**PROPOS DU DOCTEUR**  
LA CONTAGION DE LA ROUGEOLE.  
On pensait autrefois que la rougeole n'était contagieuse qu'au moment de l'éruption ; mais nous savons aujourd'hui que c'est surtout pendant la période d'invasion que la rougeole est contagieuse, alors que le malade a les yeux qui pleurent et le nez qui coule. Au contraire, quand l'éruption apparaît, la contagiosité de la maladie est déjà diminuée. Si on attend donc dans une famille qu'un enfant ait une éruption de rougeole pour éloigner les autres enfants, il est le plus souvent trop tard et les enfants qu'on éloigne courent déjà le plus souvent la rougeole.  
La plus sage donc, pour les parents qui ont un enfant atteint de rougeole, est de garder dans leur appartement leurs autres enfants, en les tenant naturellement le plus possible écartés de la chambre du malade. En agissant autrement on s'expose, par une prudence mal comprise, à avoir ses enfants malades en plusieurs endroits, à créer de nouveaux foyers d'épidémie et à propager la maladie au lieu de la restreindre. Ce que je dis de la rougeole pourrait également s'appliquer à la coqueluche, qu'on ne reconnaît nettement que quinze jours environ après le début des premiers symptômes.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Pour s'être quelquefois, d'une main très habile,  
En faisant l'Un trop bien muni,  
Jugeant que faire Deux était peine inutile,  
Plus d'un larron s'est vu puni.

ÉNIGME

Mes dents nombreuses me livrent partout passage.  
Je ne cesse de mordre dès qu'on m'agite, et ma mailleur prouve que je ne me nourris pas de ce que je mords.

VERS A TERMINER

Où courez-vous ? demandai-je à la—  
Vous cherchez le bonheur ? Vous me faites—  
Le bonheur, dites-vous ? Le bonheur, c'est la—  
Que cet enfant poursuit tout le temps qu'elle—  
Et que, des qu'elle arrête, il repousse du—

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 82  
Charade.—Château.

UNE DATE MÉMORABLE

C'est en 1885 que le remède, le spécifique par excellence du *Beau Mal* et de toutes les maladies inhérentes à la femme a été découvert par un humble homme de l'art, le Dr Jos. Larivière. Ému des souffrances atroces dont souffrait le sexe faible et dont on ne connaissait pas le remède, le docteur se mit ardemment à l'œuvre et parvint à trouver la panacée à ces maux. C'est son *Régulateur de la Santé de la Femme* et les *émule Plasters*, reconnus par la science comme le spécifique unique du *Beau Mal* et autres affections de la femme. Mesdames, qui souffrez, faites usage de ces remèdes ; mais n'en prenez pas d'autres, et vous recouvrirez une santé florissante et une vigueur juvénile. En vente dans toutes les bonnes pharmacies, ou écrire, avant de suivre un traitement, au Dr. Jos. Larivière, Manville, R. I., pour avoir la liste des questions.

Sommaire de *La Grande Revue* du 1er mars : Les Eglises et l'Etat, par Émile Faguet ; Etudes et réflexions d'un pessimisme, par Challemeil-Lacour ; Les trois capitales : La ville forte, par D. Melegari ; Les débuts de l'affaire Dreyfus, par J. Reinach ; L'égalité devant le service militaire, par P. Astier ; Hypathie (drame en 4 actes), par G. Trarieux ; Chronique politique, par J. Cornély. Abonnement : Étranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

LE VIEILLARD SUR LE DECLIN DE LA VIE

Trouvera dans l'usage du *Broma*, Force, Vigueur, Consolation et Bien-être. Cette préparation se prescrit journellement par les meilleurs médecins du pays. La vente en est si rapide ; les résultats sont si consolants !

ETAT DE LANGUEUR

Lorsque vous voyez une personne habituellement vive et remuante se tenir languissant d'un appartement à l'autre, vous pouvez être assuré que vous êtes en présence d'une personne atteinte de débilité générale résultant d'un appauvrissement de sang. Chez une jeune personne surtout, ce état de langueur nécessite un prompt traitement. Les *Pilules de Longue Vie* du chimiste Bonard en pareille circonstance, donnent toujours des résultats rapides et certains. Dans les pharmacies à raison de 50c la boîte, six pour \$2.00. Envoyées par la poste en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, 212 Rue St-Denis, Montréal.

JE VEUX... JE PEUX...

Voulez vous tenir votre gorge et vos poumons libres ? Prenez une dose de *Buume Rhumal* aussitôt que vous y ressentez quelque gêne.

MODIFIE LES TOUX VIOLENTES ET GUÉRIT SANS RETOUR

Le "Vin Morin Crésophates" est le remède par excellence pour Grippe, Bronchite, Toux, Rhume, Catarrhe, Tuberculose et Anémie. Il est encore un désinfectant très recommandé. Se vend partout et tout le monde en est très satisfait.

CONSULTATIONS GRATUITES

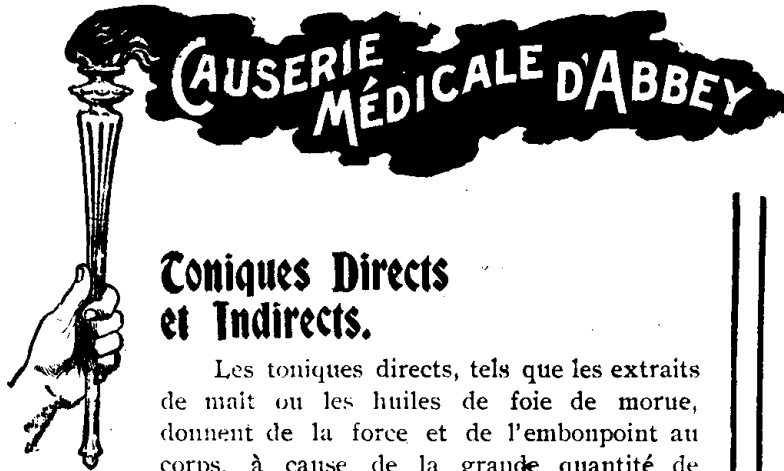
Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes, feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, No. 202 Rue St-Denis, Montréal, Qué.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra vos argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

NE EMETTEZ PAS

Quand vous ressentez le moindre embarras de la gorge prenez vite une petite bouteille de *Buume Rhumal*. Vous vous en trouverez bien.



Toniques Directs et Indirects.

Les toniques directs, tels que les extraits de maît ou les huiles de foie de morue, donnent de la force et de l'embonpoint au corps, à cause de la grande quantité de matières nutritives qu'ils renferment.

Un tonique indirect fortifie le système en donnant la santé aux organes du corps et en les mettant en état de tirer des aliments une meilleure nourriture.

Le meilleur tonique du monde ne peut fortifier ou nourrir le système quand les organes de la digestion sont tellement en désordre qu'ils ne peuvent remplir convenablement leurs fonctions.

Abbey's Effervescent Salt est un tonique indirect. Il stimule les organes de la digestion pour les faire fonctionner convenablement et les conserve dans un état de santé normale. Alors le patient digère bien toute la nourriture qu'il prend, et la substance de celle-ci, qui sert à former la chair, les nerfs et les muscles, est absorbée par le système.

Le corps fatigué, épuisé et surmené, est ramené à la santé robuste, comme le veut la Nature, par l'usage d'Abbey's Effervescent Salt.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

**Trestler, Globensky & Martel,**  
...DENTISTES...  
No 1920, rue Ste-Catherine,  
Montréal

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

**HOTEL ST. JAMES**  
THEO. LANCTOT, Prop.  
VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.  
Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

**MON JOURNAL**, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

**Dr J. G. A. Gendreau**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell; Main 2918.

Argenteries

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que cuiteaux, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell; Main 1387

N. B. - Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

La Grande Librairie FAUCHILLE

Almanachs, Almanachs.

On trouvera à cette grande maison les Almanachs des Calenbourg des Gasconnades, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, du Savoir-Vivre, des Jeux de Société, du Charivari, Lun tique, du Voleur, du Bon Catholique, des Saints Coeurs Jésus, Marie, et enfin l'année Illustrée, qui contient 100 gravures, prix de cha un 15 cents, par poste 18 cents. Vient de paraître: "Le Théâtre" du 1er mars, superbe journal qui contient 5 gravures en couleur, plus 40 autres et le texte, prix 0.60. Aussi en vente toutes sortes de journaux français. Les amateurs de littérature trouveront un grand choix de volumes à louer.

ET S-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie: les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic, 596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis, MONTREAL

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 669

Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.  
**PASTILLES de JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port. Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean. Adresses: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can. En vente chez A. DECARY, coin Saint-Catherine et Saint-Denis; B. E. MCGALE, 219 Notre-Dame; C. O. DACIER, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

# LE FEU DE LA JEUNESSE



N'avez-vous jamais éprouvé le nerf, le courage, la confiance en soi et l'énergie qui caractérisent un homme bien développé? Avez-vous perdu le feu de la jeunesse par suite de dissipation et d'excès? Regardez-vous avec envie l'homme qui a conservé sa santé intacte? Pourquoi, voyant que vous perdez de jour en jour votre pouvoir de résistance, continuez-vous à dépérir, lorsque vous avez la guérison à votre portée?

## LA CEINTURE ELECTRIQUE DU DR. SANDEN

Guérit des milliers d'individus dans le même état que vous. En en faisant usage, vous pouvez faire circuler dans vos veines un sang régénéré. Pourquoi entretenir votre faiblesse, lorsque vous avez la guérison à votre portée? Procurez-vous une Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle fortifie les hommes et les femmes. Venez essayer cette ceinture ou écrivez-nous pour demander notre pamphlet: "Trois classes d'hommes." Il est envoyé gratis à n'importe quelle adresse. Il enseigne la manière de reconquérir la force, apanage de l'homme bien portant. Venez ou écrivez au

**DR. M. SANDEN, 132 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, QUE.**

Heures de Bureau: 9 a.m. à 6 p.m. Dimanche, 11 a.m. à 1 p.m.

### DOUBLE GUERISON

Saint-Valier, 6 mars 1900.

MM. A. Toussaint & Cie, Québec,

Messieurs,—C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du Vin des Carmes, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'élevaient et me causaient des douleurs atroces. Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signataires des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le Vin des Carmes, et j'ai le plaisir de vous dire que l'effet a été étonnant. Je tiens votre vin en haute estime, et le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier son entière guérison.

Votre etc.  
F.-X. LAMARRE.

N. B.—M. Lamarre est un citoyen en vue, membre de la Commission du Havre de Québec, ex président de la Corporation des Pilotes, et ex maire de Saint-Valier.

—Les bâtiments promenades et ornements pour l'exposition de Paris en 1900 coûteront \$20,000,000.

—En tout, les Boers disposent de 220 à 230 grosses pièces et canons de campagne du dernier modèle, supérieurs à tous égards à ceux de l'armée anglaise.

—Les canons capturés à Paardeberg portent pour un grand nombre des inscriptions tirées de l'Ecriture, par exemple: "Le Seigneur fortifie cette arme."

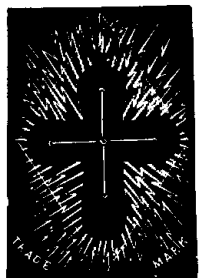
—Au sud du Cap Horn un baleinier anglais a observé un iceberg dont le diamètre dépassait 15 lieues.

### ENERGIE VITALE

Les Pilules de longues Vie du Chimiste Bernard enrichissent le sang, fortifient le système et augmentent l'énergie vitale.

## La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et a causé de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, main enant je suis parfaitement bien. La Croix électrique, ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. P. TERSEN, Adressée: Richfield, Utah.

THE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO., 309 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

# Henry Morgan & Co.

Colonial House

Square Phillips

Henry Morgan & Co. attirent l'attention du public sur leur nouveau département de

## Tapisseries et Décorations Artistiques pour Maisons

Comprenant, Tapisseries de toutes descriptions et spécialement une superbe collection des plus récentes productions pour la saison prochaine.

L'assortiment est considérable et consiste seulement en dessins nouveaux et en couleurs particulièrement choisies pour un commerce de haute classe, les futurs acheteurs sont priés de considérer les prix, qualités et dessins.

Dessins artistiques et floraux convenables pour chambres à coucher et boudoirs.

Aussi imitations de Chintz et de Satius rayés, prix: de 8c., 10c., 15c., 20c. en montant.

Pour salles à dîner, corridors et librairies: Burlaps, effets canevassés, Tapestry, Maure, Turc, etc., prix 10c., 15c., 20c., 25c. et 35c. par rouleau.

Une visite à ce département est respectueusement sollicitée.

Commandes par la malle exécutées promptement.

Echantillons envoyés et informations données.

## Henry Morgan & Co., Montréal.

### Monsieur ONESIME GOSSELIN DE ST-JOSEPH DE LEVIS

Guéri par le

## "Vin Morin Crésophates"

Rhume et Pleurésie ne peuvent résister à l'action puissante de ce remède incomparable

MONSIEUR ONESIME GOSSELIN DE ST-JOSEPH DE LEVIS, nous raconte ainsi ses épreuves et ses joies.

"J'étais atteint de Rhume et de Pleurésie qui me faisaient horriblement souffrir. Je ne pouvais prendre aucun repos. J'affaiblissais tous les jours. Je fis un jour connaissance avec une personne qui me recommanda tout spécialement le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES." J'en envoyai chercher une bouteille et commençai DE SUITE à en prendre. Les premières doses produisirent un excellent effet. J'eus alors une très grande confiance dans ce puissant tonique et continuai d'en prendre avec courage, me conformant aux directions indiquées sur les circulaires. Après avoir fait usage de cette préparation pendant quelques jours je me sentis un tout autre homme. Je ne tou-

sais plus, Rhume et Pleurésie étaient disparus comme par enchantement.

Mais mes forces que j'avais perdues depuis longtemps me revenaient graduellement. L'appétit était bon, le sommeil réparateur. La famille était heureuse de me voir si bien.

Mes amis me rendaient visite tous les jours. Chacun m'exprimait le plaisir qu'il avait de me trouver si fort, si joyeux, après une telle maladie.

Je continuai encore quelques semaines à faire usage de ce remède incomparable. Etant parfaitement remis, je puis reprendre mes travaux journaliers, plein de courage, d'énergie et de force.

Exigez toujours qu'on vous donne le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES."

SE VEND PARTOUT

### La Vie des Enfants en bas âge

Dépend en majeure partie du régime alimentaire auquel ils sont soumis.

## LA PEPTONINE

Un aliment pur, parfaitement stérilisé constitue une nourriture saine et fortifiante

### Pour les Bébés

Approuvée par les autorités médicales.

En vente partout, 25c. la grande boîte.

Gros: F. Coursol, 382 Av. de l'Hotel-de-Ville, Montréal.



LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographies. Abonnements: Union postale, un an 6 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 6 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.



**NOUVELLES A LA MAIN**

Mme Lafemme. — Je viens de lire un article sur l'électricité et à ce qu'il paraît nous pourrions bientôt nous procurer tout ce qu'il nous faut rien qu'en touchant un bouton. Que dis-tu de ça, mon chéri ?

M. Lafemme. — Je dis, bobonne, que cela ne te profitera guère.

Mme Lafemme. — Pourquoi pas, monsieur ?

M. Lafemme. — Tout doux ! ma chère, parce que tu ne te décideras jamais à toucher à un bouton. Regarde plutôt mes chemises !

— Hélas ! Monsieur le curé, deux cents francs pour enterrer mon mari ! mais, à ce prix-là, j'aimerais quasi autant qu'il ne soit pas mort !

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvenant quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAJIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

**FORTIFIENT LES FEMMES FAIBLES**

Par la puissante action des "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin disparaissent rapidement les maux de tête nerveux, enflure des mains ou des pieds, douleurs dans les membres, faiblesse générale, etc. Faites-en l'essai avec courage et persévérance.

**ECONOMIE**

Le *Raume Rhumal* ne coûte pas cher et il produit un bien incalculable.

**GRATIS aux HOMMES**

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elekiron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

**THE "BEST" LAMPES A GASOLINE**

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

**100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.**

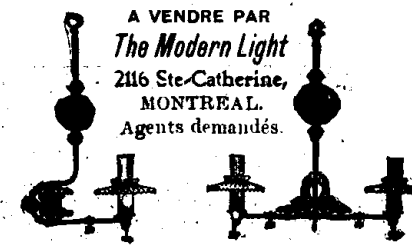
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

**A VENDRE PAR The Modern Light**

2116 Ste-Catherine, MONTREAL.

Agents demandés.



**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la France :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



**U. PERREAULT**

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Béglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 848

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 5 P. M.

**VOTRE CHOIX A BAS PRIX !**

Pôles à Rideaux, tous les genres.  
Séchoirs à Rideaux.  
Ustensiles de Cuisine, tous genres,  
Peintures préparées,  
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.  
Escabeaux grands et petits.  
Machines à Laver et Tordeurs.  
Trappes à Rats.

**L. J. A. SURVEYER**

6 rue St-Laurent.

Ventes extraordinaires

**POURQUOI ?**

Parce que le public commence à reconnaître que le

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**67,481**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 18 AVRIL 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de .....	\$10,000
1 " " .....	4,500
1 " " .....	2,000
1 " " .....	1,000
2 " " .....	600
5 " " .....	200
20 " " .....	60
66 " " .....	25
100 " " .....	40
200 " " .....	20
300 " " .....	12
500 " " .....	8

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots de .....	\$ 20
100 " " .....	12
100 " " .....	8

**LOTS TERMINATIFS**

999 Lots de .....	\$ 4
999 " " .....	4

**3,500 Lots valant . . . . . \$49,742**

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

**ON DEMANDE DES AGENTS**

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



**A L'ENFANT MALADE**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La... Champagne

Préféré des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



# MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

—Oh ! non, Madame, dit-il enfin, tête basse, je vais emporter ma chaîne et j'attacherai mon bateau au premier arbre venu.

Cette réponse parut désappointer la vieille dame ; évidemment ses intentions étaient amicales ; ne savait-il pas le comprendre !

—Pourquoi ?... demanda-t-elle encore, presque timidement, ce serait si simple de le ramener ici !... Craignez-vous de me rencontrer ?...

—Et, voyant qu'il hésitait :

—Je vous promets de n'avoir plus peur de vous, reprit-elle plus gaiement ; d'ailleurs, je viens rarement ici, et jamais le matin, ainsi vous n'avez pas à vous occuper de moi... nous ne pourrions nous gêner mutuellement ; qu'en dites-vous ?...

Pierre accepta, naturellement, et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde...

Quand, du milieu de la rivière, il se retourna pour saluer encore une fois Mme Audran, elle était debout au bord de l'eau, penchée en avant, pour le voir de plus loin... Les plis noirs tombaient lourdement autour d'elle, cependant Pierre ne retrouvait plus sa première impression... Elle souriait gaiement et ses yeux s'animaient en suivant le petit bateau qui filait droit comme une flèche, sous la poussée énergique du rameur.

Comme il allait disparaître au premier coude de la rivière, Pierre leva en riant sa pagaie ; elle répondit à ce salut final en agitant son mouchoir ; puis, immobile, elle écouta un instant encore le bruit de sa rame et, pensant tout haut :

—Il est heureux !... murmura-t-elle les mains jointes, il est heureux !... c'est l'image de la force, de la santé, on sent en lui la joie de vivre !... Ah ! ma solitude ne sera plus triste... son sourire seul est un bonheur !

Elle remontait le petit sentier, tout en parlant, et son pas devenait ferme et rapide, mais arrivée devant le perron où Pierre l'avait trouvée en arrivant, elle s'arrêta suffoquée, haletante et, se retournant, elle regarda longuement autour d'elle. Alors, peu à peu, son exaltation parut se calmer ; ses yeux redevinrent humides, ses mains retombèrent devant elle dans un geste découragé :

—Pauvre petit ! dit-elle tout à coup, la voix changée.

Elle rentra lentement dans la maison et vint s'asseoir à une table couverte de livres et de papiers... sa table de travail... mais elle y resta inactive, l'air soucieux ; puis, sortant enfin de ses tristes réflexions :

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, pourquoi... pourquoi n'est-il pas à moi !...

### III

Pierre est consolé !

Sa Chanterie est à lui presque autant qu'autrefois ; avec un heureux mépris des convenances, il en a repris possession. Ses engins de pêche sont à leur ancienne place, sous le hangar, chaque matin le bateau est détaché du poteau, puis ramené à son port : Pierre circule tout à l'aise le long de la rive et du petit sentier, voire même à travers la pelouse. Mme Audran ne l'a pas trompé ; cet agréable état de choses dure depuis huit jours et il ne l'a pas aperçue une seule fois, même de loin ; jamais locataire ne s'effaça si discrètement !

Pierre en est réellement touché, si touché qu'il a pris ce matin, en rentrant aux Fougerets, une très louable résolution.

—C'est très gentil de sa part ! conclut-il enfin, chahutalement ; aussi je tiens à l'en remercier ; j'irai un jour... dans l'après-midi... expresse pour lui faire une visite.

Et comme le tuteur se permettait un sourire.

—Oui, reprit-il avec force, une visite !... Tu peux rire, j'irai... tiens aujourd'hui même !

—Moi aussi !

A cette exclamation inattendue Pierre, tressauta, l'œil arrondi, ne riant plus.

—Pourquoi pas ?... répondit-il tranquillement au regard incrédule de Pierre ; réflexion faite, c'est convenable, sinon amusant... Je serai convenable... Une fois n'est pas coutume ! Nous irons ensemble et tu me présenteras à ta vénérable amie.

Mais la moitié seulement de ce vertueux projet s'effectua ce jour-là.

Vu la solennité de la circonstance, Pierre et son tuteur se présentèrent à la grande porte d'entrée, mais ils n'allèrent pas plus loin... cette porte leur resta fermée.

Leur coup de sonnette provoqua dans la maison une minute d'effarement ; un conciliabule se tint, rapide et troublé, entre la maîtresse et la suivante, aussi émues l'une que l'autre ; puis, retenant son souffle, la maîtresse se fit toute sa petite, dans un coin, pendant que la suivante entr'ouvrait la porte pour répondre aux visiteurs, de son ton le plus rogue, que "Madame ne recevait pas."

Sur quoi, et cachant mal la satisfaction que lui causait cette agréable nouvelle, Guillaume Favre, empressé, lui tendit sa carte et celle de son pupille, et retourna sur ses pas, ravi, dit-il, de la façon dont s'arrangeait la chose.



Mme Audran lui fit escorte tout le long du sentier.—  
Page 186, col. 3

—Insociable !... murmura-t-il, c'est une perle, en vérité ! Je la redoutais déjà, hebdomadaire aux Fougerets pour le bézigue de tante Paule... tante Paule y comptait presque, mais...

—Rien n'est encore perdu, risqua Pierre, vexé de voir traiter si légèrement sa "vénérable amie". Tante Paule n'a pas tenté la chance.

—C'est juste, dit Guillaume avec un sourire de bonne humeur, la sainte dame peut repousser les avances d'un sacrifiant tel que moi et accepter celles d'une honnête personne comme tante Paule. N'importe, quel qu'un m'a desservi, sans doute, auprès de cette vieille Barbe-Bleue qui remplit les fonctions de Concierge... Triste chose, décidément, qu'une mauvaise réputation !

Cette réflexion mélancolique n'attrista pas longtemps Guillaume, cependant, un bruit de roues sur le chemin lui fit tout à coup dresser l'oreille.

—C'est le grand Piogé, dit vivement Pierre, qui écoutait aussi, je reconnais le trot de son cheval.

Au même instant une voix forte les héla de loin ; le grand Piogé les avait aperçus du haut de son siège.

—Viens-tu ?... cria-t-il avec entrain à son camarade ; Guerche et Dubars m'arrivent aujourd'hui ; je vais les chercher à la gare.

Et retenant son cheval avec peine :

—Monte, reprit-il, tu dîneras avec nous et après... partie monstre ! Dubars est en fonds dans ce moment.

Sur cette dernière information Guillaume, qui avait hésité d'abord, sauta en voiture sans plus tarder.

Pierre les regardait du bord de la route.

—Eh bien ! cria-t-il sans façon, et moi ?...

Piogé, qui allait partir, se retourna en riant :

—Viens dîner aussi, dit-il, tu ramèneras Guillaume dans ta charrette.

Cet arrangement n'obtint pas l'approbation du tuteur, il fit tout bas une observation que Pierre n'entendit pas, mais qu'il comprit sans doute, car il échangea avec le grand Piogé un sourire d'intelligence.

—C'est entendu ! dit-il.

Et, sans tenir compte, le moins du monde, d'un mouvement de contrariété que faisait son tuteur.

—A ce soir ! cria-t-il, haussant encore le ton.

Comme la voiture s'ébranlait, Pierre surprit de nouveau un murmure mécontent de Guillaume, puis la voix indiscreète du grand Piogé arriva jusqu'à lui.

—Laisse donc ! répondait-il avec insouciance, il est en vacances ; veux-tu tenir maintenant, comme une nonne un gaillard élevé comme tu as élevé celui-là !

Guillaume resta silencieux ; que répondre à cela en effet ?

Il avait dirigé à sa façon, qu'il trouvait bonne, naturellement, l'enfant dont il était devenu le tuteur, et le résultat, aujourd'hui, était bien ce qu'il devait être !

Élevé sans mère, et par des étrangers, Pierre n'avait jamais connu ces mille caresses qui, d'ordinaire, rendent si douce aux enfants la vie dans la famille il n'avait jamais été choyé et dorloté, mais, en revanche, rien n'avait été négligé pour son éducation physique. A huit ans, il montait déjà son poney, ou bien l'attelant lui-même à sa petite charrette il circulait tout seul dans les allées du bois ; à dix ans il nageait comme un poisson dans la petite rivière qui, d'un côté, limite les Fougerets, et se construisait à grands renfort de fagots et de vieilles planches, des radeaux qui, tout imparfaits qu'ils étaient, lui donnaient, en attendant le skiff, un avant-goût des plaisirs du canotage. Il s'ébattait donc librement aux Fougerets, tous les genres de sport, le plus souvent défendus aux garçons de son âge, y étant non seulement permis, mais encouragés par principe et, sous ce rapport, au moins, il avait été le plus heureux et le plus gâté des pupilles. Ensuite, étaient venues les leçons d'escrime, puis le tir au pistolet, la pêche, la chasse, etc.

Ce beau système avait fait de Pierre un joyeux vivant, doué d'un superbe appétit, de muscles infatigables, d'une hardiesse que rien ne déconcertait et d'une insouciance qui n'avait d'égale que celle de son tuteur... son maître et son modèle.

Les amis de Guillaume étaient ses amis ; ce petit homme de quinze ans, en état de leur tenir tête partout, comme un vieux sportsman, les amusait et les intéressait d'autant plus que presque tous avaient pris une part plus ou moins directe (et plus ou moins heureuse, aussi) à son éducation.

Pierre ne rêvait rien de mieux que la vie telle qu'on la menait aux Fougerets ; par malheur un Conseil de famille gêneur et tracassier était venu tout gâter. Il fit entendre, un beau jour, au pauvre tuteur bien intentionné cependant, que cette brillante éducation péchait par certains côtés ; que le grec et le latin, par exemple, y avaient la part trop petite, que les leçons du bon curé de Fleury, irrégulièrement prises et souvent écourtées, allaient devenir insuffisantes pour un si grand garçon ; que, trop longtemps déjà, ce grand garçon avait eu la bride sur le cou, et qu'il était temps enfin, dans l'intérêt du pupille, d'adopter de nouvelles mesures.

C'est à la suite de cette intervention, et pour couper court à d'ennuyeux démêlés, que le pupille peu reconnaissant, fut expédié un beau matin, avec armes et bagages, dans un collège de Paris, où il conquit du premier coup l'amitié de tous ses camarades et, en

second lieu, une réputation de cancre qu'il sut, d'ailleurs, conserver dans la suite...

Plus que tout autre le nouveau condamné devait languir derrière les grilles de sa prison ; Pierre s'y ennuya consciencieusement et le conseil de famille y fut traité de belle façon à l'heure des confidences intimes !... Mais il y avait les vacances, le Conseil de famille n'y pouvait rien, heureusement, et, pendant les vacances, on menait joyeuse vie, comme autrefois, aux Fougerets.

Aux Fougerets la cuisine était excellente et la cave meilleure encore ; aussi, à l'automne, une bande de vaillants chasseurs tombait-elle régulièrement chez Guillaume, l'hôtel modèle, riche, jeune, célibataire et d'humeur facile ! Sa maison était à tout le monde et chacun s'y installait à sa guise et sans façon. Le jour on courait les bois et les champs, le soir on fumait, on buvait, on jouait surtout ! Les arts d'agrément avaient aussi place au programme ; le grand salon possédait un piano, généralement faux, sur lequel Guillaume exécutait, bon an mal an, deux ou trois valse de sa connaissance. Les amateurs s'y escrimaient à loisir suivant leurs préférences ou leurs aptitudes ; quelques-uns chantaient, d'autres tapaient. Les fanfares de chasse et les sonneries de régiment y alternaient avec les cavatines italiennes.

Quand le sort malmenait trop rudement le grand Piogé, il lui arrivait de jeter les cartes pour venir exhiler sa mélancolie dans une romance sans paroles, la plus langoureuse de son répertoire, mais alors l'heureux gagnant, prenant d'assaut la place au piano, jouait à tour de bras une marche triomphale et c'était pour finir, un charivari qui faisait hurler les chiens sous les fenêtres.

Les soirées musicales étaient le pire supplice de la pauvre tante Paule, mais il n'était pas le seul. Pendant cette période bruyante et agitée, elle vivait confinée dans son appartement, prenant seule ses repas, et ne se hasardant plus au jardin que lorsqu'elle était bien sûre que " tous ces mauvais sujets " avaient quitté les Fougerets pour plusieurs heures.

Au contraire de Pierre, et quoiqu'elle les connaît presque tous depuis leur enfance, les amis de Guillaume étaient ses ennemis, particulièrement le grand Piogé, dont les exemples et les conseils, pensait elle, avaient été funestes à Guillaume et le devenaient aussi à Pierre.

Malheureusement, si tante Paule trouvait plus d'une occasion de gémir, c'était toujours en silence et dans le secret de son cœur ! Elle ne se jugeait pas autorisée à élever la voix devant Guillaume pour un blâme ou un reproche, à peine pour un conseil, ce titre de tante, qui eût légitimé au moins le conseil, étant un titre honorifique seulement, qui ne lui appartenait pas en réalité.

De tout temps Guillaume le lui avait donné, par déférence, mais il ne savait pas au juste quel degré de parenté les unissait.

Tante Paule était pauvre, vieille fille et isolée, et portait le nom de Faverge, pour toutes ces raisons elle avait été généreusement recueillie aux Fougerets par son cousin, le père de Guillaume. C'était au temps de la petite enfance de celui-ci, il avait donc toujours connu " tante Paule, " et, lorsqu'à la mort de son père il était devenu le maître des Fougerets, rien n'avait été changé à ses rapports avec sa vieille parente : elle avait gardé son appartement, sa place à table, son fauteuil au salon, au coin du feu, pendant l'hiver, près de la fenêtre pendant l'été, et aurait trouvé l'existence très douce encore, n'eût été l'invasion annuelle des camarades et les visites fréquentes du grand Piogé. Elle aimait Pierre, quoiqu'elle le vit relativement peu, et s'inquiétait de son avenir autant que sa nature moutonne pouvait s'inquiéter, mais elle n'avait pas plus d'influence sur lui que sur Guillaume ; le grand Piogé, son adversaire, en avait bien davantage et c'était le grand Piogé qui, en ce moment même, entraînait au mal, du même coup, le tuteur et le pupille :

I

Pierre, cependant, était resté un instant immobile sur la route, indécis et ne sachant trop, maintenant,

ce qu'il allait faire de lui jusqu'à l'heure du dîner. Mais, la force de l'habitude l'ayant amené devant le petit sentier qui allait à la rivière, il le prit et arriva, sans y penser, au bord de l'eau, devant son port.

Selon l'usage la place était libre mais Pierre ne tira pas, cette fois, grand profit de sa conquête, il manquait d'entrain.

Pendant près d'un quart d'heure il se livra à l'inno-cent plaisir de jeter des cailloux dans l'eau, puis—on se lasse de tout—il commença à trouver l'occupation monotone et allait chercher mieux lorsque tournant sur lui-même, il se trouva tout à coup, face à face avec sa locataire. Il ne l'avait pas entendue venir, cependant, moins nerveux qu'elle, il fut surpris seulement de la rencontre, et son cœur n'en battit pas plus vite.

Mme Audran, de son côté, semblait aujourd'hui, tout à fait à l'aise : elle s'avança vers lui la main tendue et, sans perdre son temps en cérémonies inutiles, comme on aborde un invité :

—Vous avez l'air désœuvré, dit-elle en souriant, voulez-vous me faire maintenant la visite que j'ai manquée tout à l'heure ?

Pierre avait la franchise un peu brusque, il se mit à rire :

—Manquée !... répéta-t-il avec un hochement de tête malicieuse.

Et, mis en confiance par cet accueil familier :

—C'est à dire que vous n'avez pas voulu nous recevoir, ajouta-t-il à brûle-pourpoint.

Puis, changeant de ton aussitôt, et d'un air de condoléance :

—Les visites vous ennuiant, n'est-ce pas ? reprit-il, comme je comprends cela !

Elle ne put s'empêcher de rire ; pourtant elle se détourna, l'air gêné, et porta les mains à ses yeux, comme pour rajuster ses lunettes, en réalité pour cacher ses joues devenues brillantes.

Pierre resta stupéfait ; il n'aurait jamais cru qu'une vieille dame pût encore rougir, et Mme Audran avait positivement rougi... Jusqu'au front... jusque sous ses cheveux blancs !

—Vous vous trompez, dit-elle très vivement, j'aimerais les visites... particulièrement les vôtres, mais je me suis fait une loi de ne voir personne. Je regrette de n'avoir pu recevoir M. Faverge (ici la teinte rose de ses joues, qui avait déjà pâli, s'accentua de nouveau) mais... et elle hésita, mais c'est impossible, reprit-elle, de plus en plus embarrassée, je travaille beaucoup... j'y suis forcée ! et j'ai besoin du tout mon temps...

Pierre avait levé la main comme pour l'arrêter :

—Oh !... Je vous en prie, balbutia-t-il, très rouge, à son tour et tout penaud, je... j'ai été indiscret... je n'aurais pas dû dire cela !

Elle eut pitié de son embarras et, reprenant un ton léger :

—Au contraire ! s'écria-t-elle, nous voilà intimes, bon gré mal gré ; vous avez forcé mes confidences, en retour vous me ferez les vôtres et nous serons amis ; est-ce dit ?...

Et, cette fois, elle lui tendit les deux mains.

C'était fait !... Elle le prenait par surprise, sans qu'il sût pourquoi et comment, mais il n'y avait plus à s'en dédire !

C'était drôle pourtant, et la bonne dame se montrait capricieuse ; tout à l'heure elle refusait de le voir et maintenant, non seulement elle le pria de rester, mais elle lui offrait son amitié, lui demandait la sienne comme une faveur ! L'exclusion était-elle donc pour Guillaume seulement ? Mais pour quelle raison ?...

Cette raison, Pierre la chercha et crut bientôt l'avoir trouvée :

—Moi, se dit-il, je ne comptais pas ! Elle peut me prendre et me laisser à sa guise, tandis que les autres... sans doute, avec les autres ce serait tout différent, et puisqu'elle veut garder son temps et sa liberté... Pauvre femme ! c'est dur de travailler à son âge !

Dans l'opinion de Pierre, c'était dur à tout âge... Ah ! il en avait long à dire sur ce chapitre, ils allaient se comprendre à merveille tous les deux !

Mme Audran s'était assise sur une grosse souche, apportée là jadis par Pierre, pour ses longues séances

de pêche à la ligne. D'un geste qui, déjà, lui devenait familier, il la vit assujettir ses lunettes noires sous ses bandeaux, puis, tirant la coulisse d'un grand sac de velours vert qui pendait à son bras, elle en sortit une pelote de laine et un crochet de bois. A voix basse, pendant un instant, elle compta des points et des tours et enfin, relevant les yeux :

—Asseyez-vous, dit-elle, et racontez-moi quelque chose.

Mais Pierre ne bougea pas et, d'abord, ne raconta rien ; tout rêveur, il l'examinait...

La laine glissait vite entre ses doigts encore agiles, et des mailles se formaient... des jours... des dessins... C'était bien là sa première vision de " la vieille dame " ; c'était bien ce que, d'avance, il avait dépeint à Martel. Il ne s'était pas trompé... oui, c'était tout à fait cela !

Eh bien, non ! ce n'est pas cela ; et il s'est trompé ; Il ne regrette plus du tout le vieux monsieur, ni la famille nombreuse, avec tous ses garçons. Ces gens-là lui auraient gâté sa Chanterie, tandis qu'elle... Elle, c'est quelqu'un et ce n'est personne ! Il est chez elle, et pourtant il se sent chez lui ! Avec elle il est tout seul et, en même temps, il a un camarade, mais un camarade tout différent des siens ! Ce n'est pas non plus une vieille dame comme les autres, malgré ses pelotes de laine et son grand sac de velours ; elle ne ressemble pas du tout à tante Paule, par exemple, ni à la sœur de M. le curé, qui porte aussi des lunettes, pourtant, et des robes noires.

De fait, elle ne ressemble à personne !

On lit, il est vrai, du chagrin, du souci, dans le mouvement de sa tête souvent penchée, dans le pli triste qui se forme quelquefois au coin de sa lèvre, et sa figure douce et pâle, son air faible et timide, lui ont fait pitié, à leur première rencontre ; mais elle s'anime facilement et alors elle n'est plus du tout ce qu'on croyait d'abord ! Quand son front se relève, quand ses lèvres s'ouvrent pour scurire, c'est une transformation... On ne voit plus ses cheveux blancs, elle n'est plus vieille, elle n'est plus pâle et faible ! Son sourire est resté très jeune. Elle devait rire souvent, autrefois, de ce même rire, franc et joyeux, le rire des caractères bien faits et des consciences sans reproche ; le beau rire d'une heureuse nature, non pas insouciant, mais philosophe et endurante, forte de sa confiance en elle-même, de son courage et de sa résignation.

Mme Audran a dû être cela et doit l'être encore ; sous sa faiblesse on sent que cette force lui est restée. et c'est ce qui fait dire à Pierre, sans bien comprendre pourquoi, quand il la voit rire :

—Ce n'est pas une vieille dame comme les autres ! C'est ce qui a vaincu si vite ses anciennes préventions.

—Elle n'est pas ennuyeuse du tout, se dit-il, tout repentant du mouvement d'humeur qu'il a eu, à son arrivée, contre sa locataire ; et comme elle comprend bien mes goûts ! je suis sûr qu'elle aimerait à se promener en bateau avec moi... nous y arriverons !

Tout en ruminant son projet, il tira sur la chaîne du skiff, et l'approchant du bord, il s'installa sur la banquette et, nonchalamment, se balança sur l'eau.

Mme Audran laissa tomber son ouvrage sur ses genoux et, après une seconde d'hésitation, montrant de la main, le nom peint en rouge sur le côté du bateau :

—Pourquoi " Marguerite ! " demanda-t-elle brièvement, et presque à demi-voix.

—C'est le nom de ma sœur, répondit Pierre ; et, devant sa surprise au mouvement qu'elle fit :

—Cela vous étonne que j'ai une sœur ? reprit-il en riant, moi aussi !... attendu que je ne la connais pas.

—Comment ?...

—Ou, du moins, je ne la connais que par ses lettres ; elle m'écrit de temps en temps un petit sermon bien gentil, mais, vous savez... les sermons, de si loin, cela perd son effet et Marguerite...

Il s'interrompit ; Mme Audran l'écoutait avec attention, et il avait cru l'entendre soupirer ; mais non, elle se mit à rire, au contraire, et reprenant son ouvrage :

(A suivre)



Jeanne marchait au milieu des hommes d'armes.—Page 192, col. 2

17

## LES DRAMES DE LA JUSTICE

## LES VICTIMES

La position de l'un à l'armée l'avait mis trop en vue, tandis que les courageux articles d'André, en faveur de Louis XVI, avaient servi de motif à son incarcération. Mais André demanda vainement la faveur de voir et d'embrasser son frère, elle lui fut refusée. Sauveur n'apprit pas même la présence de son frère à la Conciergerie, et ce fut la voix d'un crieur public qui lui révéla le sort du "doux et vertueux André" comme l'appelait sa mère.

On ne donna point de chambres aux prisonniers. Il leur restait si peu d'heures à vivre, qu'il semblait indifférent qu'ils les passassent dans le recueillement et la solitude ou au milieu du tumulte de la foule.

Qui sait, en dépit de sa résignation, quelle amère douleur noya le cœur de Roucher en songeant à sa femme, à cette fille charmante, cette Eulalie dont il avait formé l'intelligence et le cœur ; à cet Émile, "ce petit suspect" qui avait été l'objet de la tendresse de tous à Saint-Lazare. Tandis que l'auteur des *Mois* gardait la tête ensevelie dans ses mains, Dieu vit les larmes qui, débordant de son cœur, roulaient sur ses joues ; Dieu compta les sanglots intérieurs de ce mari, de ce père, dont le nom est un de ceux qui surnagent, durant la période révolutionnaire, au milieu de tant de victimes.

Trenk ne pouvait se résigner à mourir. Cet homme qui avait languie pendant sa jeunesse et son âge mûr dans les forteresses de Prusse, dont il s'était évadé

avec autant de bonheur que d'audace ; cet ambitieux qui, fuyant la tyrannie de son maître, s'était cru sauvé quand il mit le pied en France, ne pouvait comprendre que la victime du roi de Prusse périt au nom d'un peuple qui ne jurait que par la liberté ! Quelques prisonniers entouraient les prêtres. Plus d'une fois les Jacobins, sachant avec quel dévouement ceux-ci remplissaient dans les prisons les devoirs de leur saint ministère, tentèrent de les séparer des autres prisonniers. Mais leurs efforts, pour l'obtenir de Robespierre, demeurèrent infructueux.

—Ce sont les prêtres qui leur apprennent à mourir sans se plaindre, répondait Maximilien.

Et Maximilien avait besoin qu'on ne se révoltât pas devant l'échafaud.

Les dernières confidences de l'âme au prêtre s'échangeaient ; un calme suprême descendait sur tous ceux qui allaient voir leur dernier soleil.

Quand on prévint les prisonniers qu'ils devaient se rendre au tribunal, ils se levèrent tranquillement, se serrèrent la main et se mirent en route. Ils gagnèrent les gradins destinés aux accusés, tournèrent sur une foule plus morne que d'habitude des regards tranquilles, et se tinrent prêts à répondre à Fouquier-Tinville.

Dumas présidait la séance.

Il fallut relativement peu de temps pour juger ces vingt-cinq innocents.

La sentence fut la même pour tous.

La charrette qui attendait tout attelée à la porte allait, au sortir du tribunal, les conduire à l'échafaud.

La foule entourant la sinistre cour paraissait émue de pitié. Quelques Jacobins et des Tricoteuses crièrent bien comme de coutume : A la lanterne ! et vomirent des injures contre les condamnés ; ce ne fut pas avec le débordement de colère des anciens jours qu'on vit les victimes monter dans la sinistre charrette.

Tout à coup, au milieu de cette foule, il fut possible à Chénier et à Roucher de distinguer un homme jeune, au visage pâle, qui levait avec lenteur son chapeau. Le geste fut si simple, si noble et si grand à la fois, il exprimait tant de douleur et de respect que les prisonniers en furent émus.

L'homme qui leur adressait ce suprême hommage était jeune. Son costume grossier était évidemment un travestissement.

Chénier se pencha à l'oreille de Roucher :

—C'est Henri de Civray, dit-il.

—Béni soit Dieu qui l'a sauvé et le garde à l'amour de sa mère ! répondit le père d'Eulalie.

Mais le calme, mêlé de douleur et de respect, avec lequel le peuple accueillait les condamnés, ne pouvait convenir aux juges qui les envoyaient à mort. On ne pouvait permettre à ces martyrs de quitter le monde entourés d'une sympathie mêlée de regrets. Une bande de forcenés, à la solde de Robespierre, se répandit soudainement aux abords de la Conciergerie, et leurs invectives, leurs menaces, leurs ignobles outrages se croisèrent autour des malheureux. Les furies de la guillotine vinrent à la rescousse, et bientôt s'éleva autour de la charrette, dans laquelle achevaient de monter les condamnés, un chœur de vociférations furieuses.

Les victimes ne paraissaient pas les entendre. Leur âme, en ce moment, planait bien au-dessus de cette tourbe sanglante ; si près de l'Éternité, ils achevaient de se détacher de la terre.

Presque au même moment où Henri de Civray salua ses anciens compagnons de captivité, une jeune femme, vêtue de blanc, et portant à son corsage un bouquet de mariée, se rapprocha de la charrette.

Son regard se fixa rapidement sur le jeune gentilhomme qui, bien qu'ayant le moyen de fuir, avait voulu adresser un suprême adieu à ses anciens compagnons ; une flamme rapide colora son beau visage ; et l'expression d'une reconnaissance indicible rayonna dans ses yeux.

Elle dégacha son bras de celui de l'homme qui lui servait de soutien et de guide, puis, arrachant le bouquet de fleurs d'orange qui parait son corsage, elle le lança dans la charrette comme le suprême hommage de sa pitié ; et de sa voix douce, rendue plus vibrante par l'enthousiasme d'un sentiment profond :

—Vive le roi ! cria-t-elle.

## CHAPITRE XXIV

LA REVANCHE DE JEANNE

Une double exclamation de terreur et d'angoisse fut à la fois poussée par Henri et par Marcus qui s'élançèrent ensemble vers Jeanne, mus tous deux par l'impérieux besoin de la protéger. Henri de Civray saisit le premier la main droite de Jeanne, cette main qui venait de lancer dans la charrette des condamnés son bouquet de mariage, et fixant sur elle un regard fou de désespoir :

—Vous venez de vous perdre, malheureuse, ne le savez-vous pas ?

—Monsieur Henri, répondit-elle de sa voix harmonieuse dont le calme se fondait à peine dans la tendresse, ne fallait-il pas que je fusse perdue pour vous prouver que je ne vous ai pas trahi ?

Marcus enveloppa Jeanne de ses bras en jetant un regard de défi à la foule.

—C'est ma femme ! dit-il, ma femme ! entendez-vous, et je tue le premier qui l'approche.

—Nous serons deux à la défendre, ajouta Henri.

En ce moment, chacun de ses jeunes gens s'oubliait lui-même pour ne songer qu'au salut d'une femme dévouement, mais profondément aimée.



Cependant cette scène rapide soulevait des mouvements houleux dans la foule.

Les modérés, ceux que l'écoeurement prenait à la gorge en présence des massacres, se révoltaient à l'idée de voir emprisonner, puis guillotiner cette ravissante jeune fille ; mais les Jacobins, sortis de la salle du tribunal en même temps que les condamnés, ceux qui se disaient que l'hydre révolutionnaire buvait peut-être sa dernière gorgée de sang, éprouvaient le besoin d'en voir couler encore, et d'y tremper leurs bras jusqu'au coude.

Deux partis furent bientôt en présence : celui qui prétendait sauver Jeanne, et celui qui voulait la perdre. Malheureusement il n'était pas possible d'engager une lutte violente : le parti des piquiers, des partisans de Robespierre et de Couthon, se trouvait plus nombreux que celui des hommes qui attendaient de Tallien une délivrance trop longuement retardée.

—Jeanne, dit Marcus d'une voix étouffée, vivante vous avez horreur de moi, mort vous me plaindrez peut-être !

Et, tirant de sa poitrine un poignard à large lame, il se mit en attitude de défense.

Au même instant deux bras enlaçaient Henri de Civray, et une femme aux cheveux blancs, demi-morte, s'affaisait sur sa poitrine.

C'était Mme de Civray qui, l'ayant suivi de loin, puis perdu au milieu de la foule, venait enfin de le retrouver.

L'âme d'Henri fut en ce moment traversée par une douleur aiguë ; il rapprocha de sa poitrine sa mère évanouie, mais il s'efforça vainement de protéger Jeanne du bras qui lui était resté libre. Qu'il abandonnât Mme de Civray, et en moins d'une minute son corps serait foulé aux pieps, mais s'il quittait Jeanne elle était perdue.

Le devoir l'emporta sur la justice.

Soulevant sa mère à bras tendus, il se fraya un chemin jusqu'au quai, descendit en courant vers la berge de la Seine, et, avisant un batelier qui semblait rester complètement étranger aux scènes qui se passaient autour de lui, il lui mit deux pièces d'or dans la main, enjamba son bateau, déposa sa mère sur un amas de cordages, et, quand il la vit en sûreté, il crut qu'il avait le droit de chercher à s'assurer du sort de Jeanne.

En présence du mouvement offensif de Marcus, les membres des sections et des clubs saisirent, à leur tour, leurs armes et s'apprêtèrent à soutenir la lutte.

Marcus voulut tenter de sauver Jeanne sans répandre de sang.

—Ne me connaissez-vous donc pas ? demanda-t-il, je m'appelle Marcus, et je suis le secrétaire de Fouquier-Tinville.

—Alors, si tu es l'ami et le secrétaire de l'Accusateur public, pourquoi te permets-tu de défendre les ci-devant qui crient : Vive le roi !

—Ce n'est pas vrai, il n'est pas le secrétaire de Fouquier ! fit un Jacobin.

—Marcus est un pur, je le sais, il a envoyé assez d'aristocrates à la guillotine.

—Il veut en imposer au peuple et sauver la jolie fille.

—A la lanterne ! à la lanterne, cria une harangère, que la beauté de Jeanne irritait plus encore que ses opinions.

—Non, fit un membre du club des Cordeliers, en prison, à la Conciergerie ! Si par hasard il est ce qu'il affirme, Fouquier le jugera demain.

Aussitôt il fut entouré.

—En prison ! à mort ! hurlèrent des piquiers.

Un cri de : Grâce ! fut prononcé par vingt-cinq voix émuees : c'étaient les condamnés prêts à partir pour la barrière de Vincennes.

Marcus se jeta devant Jeanne en répétant :

—C'est ma femme ! ma femme ! misérables, entendez-vous !

Un porteur de carmagnole se rua sur la jeune femme et la saisit par les poignets pour l'entraîner vers la Conciergerie ; Marcus, d'un coup de crosse de pistolet, lui fit lâcher prise ; en même temps Henri de Civray rejoignit Jeanne, et, d'un mouvement imprévu,

arrachant le bâton noueux d'un Jacobin, il le fit tourner avec une rapidité si grande, qu'il tint en respect un certain nombre d'agresseurs. Les révolutionnaires, voyant qu'ils auraient de la peine à désarmer ce gentilhomme qui savait changer une branche d'épines en une arme aussi redoutable qu'une épée, l'entourèrent par derrière en même temps que Marcus. Mais celui-ci, se retournant avec l'agilité d'une panthère, plongea son couteau dans la poitrine de son adversaire, et reçut à son tour la lame d'un stylet entre les deux épaules.

Ce combat fut si rapide qu'il était terminé avant que la charrette entraînant André de Chénier, Roucher et leurs compagnons roulât sur le pavé inégal. Deux cris d'agonie se mêlèrent au bruit des roues, aux claquements des fouets, aux piaffements des chevaux, et, au milieu d'un groupe irrité, menaçant, il fut possible à Chénier de voir entraîner vers la Conciergerie Jeanne et Henri de Civray, maintenus par les Jacobins.

Jeanne marchait au milieu des hommes d'armes avec la sérénité rayonnante que met au front le devoir accompli jusqu'au sacrifice de soi-même. Au milieu des vociférations de la foule, elle descendit calme et fière l'escalier de la Conciergerie, suivie d'un peu loin par un deuxième groupe où se trouvaient Henri de Civray et le citoyen Marcus, agonisant, porté par deux hommes robustes.

La prison regorgeait.

Il ne fallait pas songer à procurer des chambres aux nouveaux venus.

D'ailleurs, on ne pouvait les écrouer légalement, les Jacobins qui venaient de les amener agissant de leur autorité privée. Le lendemain seulement ou deux ou trois jours après, Henri et Jeanne se retrouvaient légalement prisonniers.

Un même sentiment remplissait leurs âmes à cette heure : la pitié pour Marcus. Puisqu'il allait mourir, Jeanne pouvait bien lui pardonner l'égoïsme dont il avait donné des preuves en exigeant qu'elle devint sa femme. Henri lui-même, Henri qui comprenait maintenant à quel prix Jeanne avait acheté sa liberté, se dévoua pour ce moribond. On lui dressa un lit dans un angle d'une salle énorme, encombrée de prisonniers. Henri pensa, avec l'adresse d'un chirurgien, l'horrible blessure qu'il avait reçue, et Jeanne, agenouillée près du lit du mourant, lui répétait de douces et consolantes paroles.

—Jeanne, lui dit-il, Jeanne, je vous quitte, et je me trouve heureux de mourir... Vous n'auriez jamais perdu le souvenir de ma vie passée... Les victimes que j'avais aidé à envoyer à l'échafaud se fussent élevées sans fin entre vous et moi... Et puis, le cœur ne se donne pas deux fois, Jeanne ! Pourquoi vous ai-je tant aimée, vous, un ange ! tandis que moi...

—Marcus, dit Jeanne en se penchant vers le mourant, ô Marcus ! si vous le vouliez, vous laisseriez dans mon âme un souvenir ineffaçable...

—Ineffaçable, oui, mais terrible...

—Non, Marcus, triste et pourtant consolant.

—Oh ! dites, dites, Jeanne ; pour cela que faudrait-il faire ?... A mesure que mes forces déclinent, et que la perte de mon sang m'épuise, j'éprouve un désir étrange, impérieux, de me rapprocher davantage de vous... Mes doigts se glacent entre les vôtres, et je souhaiterais pourtant perdre mon âme dans votre âme pour jamais...

—Si vous avez ce désir, Marcus, il sera exaucé !

—Quoi ! vous cesseriez d'éprouver pour moi de la répulsion ?

—Ma pitié, mon amitié vous seraient acquises.

—Alors parlez, Jeanne, que dois-je faire ?

—Vous voyez ce vieillard en cheveux blancs ?

—Oui, répondit Marcus en suivant le geste indicateur de Jeanne, c'est un prêtre... un prêtre... J'étais à l'Abbaye... Je me souviens, je me souviens... Ils étaient à genoux, les mains jointes, les bras levés, résignés... et le sang coulait, coulait à teindre les dalles, à rougir nos mains et nos bras... Ne me parlez pas de cet homme, ne l'appellez pas près de moi, Jeanne, il n'approcherait que pour me maudire.

—Vous vous trompez, fit Jeanne, il vous dirait qu'il vous absout.

—C'est impossible, impossible ! le sang de ses frères coule encore sur mes mains.

—Le sang du Sauveur peut en laver les taches.

—J'ai servi d'aide à Fouquier pour remplir sa sinistre besogne, j'ai envoyé à la mort tous ceux qui respectent Dieu, le Roi et la Loi... Jeanne ! Jeanne ! Je souffre ! mais ce que j'endure dans mon corps n'est rien en comparaison de ce que je sens au fond de mon âme... Oh ! le sang que j'ai versé m'étouffe, Jeanne, Jeanne ! ayez pitié de moi.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut demander grâce, répondit la jeune fille.

Henri de Civray avait compris le désir de Jeanne, et déjà il s'approchait avec le prêtre.

—Éloignez-vous ! lui dit Marcus rappelant à lui une sorte d'énergie, je suis perdu, je suis maudit !

—Il n'y a de perdu que celui qui s'abandonne lui-même, mon fils, et de maudit que l'homme qui nie la bonté céleste.

—Mais je suis Marcus ! dit le mourant en s'accrochant sur son lit, Marcus le régicide, Marcus le secrétaire de Fouquier, Marcus le pourvoyeur du hureau !

—J'ignore si vous êtes plus coupable que le larron crucifié à côté de notre-Seigneur, mais je sais que je puis vous dire comme Jésus : " Vous serez ce soir dans le Paradis." Un mot un cri de repentir, si votre langue se refuse à artituler un son, une larme dans vos yeux, une pression de votre main qui tremble, et je comprendrai, je prierai pour vous...

—Repentez-vous, Marcus, dit Jeanne, nous nous retrouverons là-haut. Moi aussi, je me regarde comme condamnée... dans quelques heures je comparaitrai devant un tribunal qui ne pardonne jamais... Eh bien ! avant de quitter la Conciergerie, je m'agenouillerai devant le même prêtre, la main qui va se lever sur votre tête me bénira à mon tour, et nous nous reconnaitrons pour les enfants d'un même père quand j'aurai subi la mort que je regarde comme un martyre.

—Et là-haut, Jeanne, vous ne me dédaignerez plus ?

—Là-haut vous serez devenu mon frère.

Le prêtre s'agenouilla et, d'un geste lent et doux, il éloigna Henri et Jeanne de la couche du moribond.

Certes, l'âme de Marcus ne s'ouvrit point tout de suite à la divine parole ; ce que l'on annonçait à cet homme qui, jusqu'à cette heure, avait vécu pour donner à ses passions un essor plus libre, bouleversait trop ses idées pour qu'il acceptât tout d'un coup les espérances divines du chrétien. Les lumières que l'on tentait de faire luire à ses yeux l'éblouissaient et le brûlaient. Faute de comprendre l'excès de la miséricorde divine, il refusait d'y croire. Mais si perversi qu'il soit, tout homme trouve au fond de son âme un tel effroi de la destruction que la pensée de l'éternité le console d'une façon soudaine. De plus, car dans cette âme pleine d'ombre les sentiments religieux ne pouvaient se faire jour que lentement, et les affections terrestres, les attaches vives aux choses de ce monde ne fondaient pas aux premières paroles du prêtre. L'idée de retrouver Jeanne, non plus froide, glaciale, épouvantée à son aspect, mais souriante comme un ange et tendre comme une amie, lui ouvrit des horizons mystérieux. Elle n'aurait jamais pour lui la tendresse d'une épouse, mais l'affection d'une sœur. D'ailleurs, par un secret du cœur de Dieu qu'il nous est impossible de sonder, des trésors de grâces innombrables sont prodigués aux hommes les plus coupables, aux consciences les plus souillées. L'excès des passions qui les portait au mal les jette subitement dans le repentir, et le sentiment de leur douleur égale souvent la grandeur de leurs crimes.

Chez Marcus, quand la pensée s'épurant lui permit de comprendre les divins mystères de la pitié céleste, ce fut comme si un nouvel être remplaçait subitement l'ancien. Il joignit ses mains avec une expression de ferveur indicible, et tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses yeux, il fit l'aveu de ses crimes.